

Université de Montréal

La Révolution conservatrice allemande et son impact sur la pensée politique de
Heidegger

Par

Sylvain Tardif

Département de philosophie, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maître ès arts en philosophie,
option enseignement au collégial

©Sylvain Tardif, 2023

Université de Montréal

Département de philosophie, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

La Révolution conservatrice allemande et son impact sur la pensée politique de
Heidegger

Présenté par

Sylvain Tardif

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur

David Piché

Directeur de recherche

Jean Grondin

Membre du jury

Iain Macdonald

Résumé

Dans le présent mémoire, nous nous intéressons principalement à la vision politique de Heidegger et à son rapport au nazisme. Plusieurs liens entre le philosophe originaire de Messkirch et des penseurs politiques comme Jünger et Spengler subsistent. Il se dit lui-même en dette concernant le livre *L'homme et la technique* et mentionne à Karl Löwith qu'il « est en train de lire avec beaucoup d'intérêt le livre plein d'esprit de Spengler sur *Le déclin de l'Occident* ». Est-ce que Heidegger appartient au mouvement de la *Konservative Revolution*, expression employée par le poète Hugo von Hofmannsthal, mais popularisée par la thèse de doctorat d'Armin Mohler (1920-2003) pour décrire un ensemble de penseurs appartenant à un mouvement hétéroclite auquel Jünger et Spengler sont associés ? Certains commentateurs comme Jürgen Habermas, Robert Steuckers, Reinhard Mehring, Philippe Lacoue-Labarthe, Gérard Granel et Alexandre Douguine semblent de cet avis, tandis que d'autres comme François Fédier, en se fondant en partie sur la thèse de Mohler, affirment que Heidegger n'appartient pas à ce mouvement. Nous souhaitons montrer que la position de Mohler est plus nuancée et présente une ouverture à son inclusion au sein de la Révolution conservatrice allemande.

Mots-clés : Heidegger, Mohler, philosophie, politique, révolution conservatrice, nazisme

Abstract

In this thesis, we will investigate the political vision of Martin Heidegger and his link to Nazism. Several links between the philosopher from Messkirch and political thinkers like Jünger and Spengler remain. He states he is indebted to the book *Man and Technics* and indicates to Karl Löwith that he “is reading with great interest Spengler’s witty book on *The Decline of the West*”. Does Heidegger belong to the movement of the *Konservative Revolution*, which is an expression used by the poet Hugo von Hofmannsthal, but made widely known by the doctoral thesis of Armin Mohler (1920-2003) to describe a set of thinkers belonging to a heterogeneous movement to which Jünger and Spengler are some of the most well-known thinkers? Some commentators like Jürgen Habermas, Robert Steuckers, Reinhard Mehring, Phillipe Lacoue-Labarthe, Gérard Granel and Alexander Dugin seem to share this opinion while others like François Fédier, partially based on Mohler’s thesis, believe Heidegger does not belong to this movement. We wish to show that Mohler’s position is more nuanced and offers an opening to include Heidegger in the *Konservative Revolution*.

Keywords: Heidegger, Mohler, philosophy, politics, conservative revolution, Nazism

Table des matières

Résumé	5
Abstract	6
Lexique	8
Remerciements	9
Introduction	10
Chapitre 1 - La Révolution conservatrice allemande et Heidegger	13
1.1 Définition de la Révolution conservatrice allemande	13
1.2 Critiques de la Révolution conservatrice allemande	18
1.3 Habermas à propos de Heidegger et la Révolution conservatrice allemande	22
1.4 Steuckers et Sommer au sujet de Heidegger et la Révolution conservatrice allemande	29
1.5 Douguine, Mehring <i>et al.</i> sur Heidegger et la Révolution conservatrice allemande	31
1.6 Fédier et Mohler	34
Chapitre 2 - Les textes politiques de Heidegger et sa compromission avec le nazisme	37
2.1 L’erreur du nazisme	37
2.2 Jusqu’où va la compromission de Heidegger avec le régime nazi ?	40
2.3 La dimension politique de la critique de la technique	44
2.4 Pourquoi la pensée politique de Heidegger est incompatible avec le nazisme	48
2.5 Approfondissement de la pensée politique de Heidegger et l’impact de Spengler	51
2.6 La lecture politique de Hölderlin	54
Conclusion	56
Bibliographie	61

Lexique

Bündische : 4^e groupe identifié par Mohler. Il est caractérisé par une opposition à la mentalité bourgeoise et refuse le culte de l'action directe des *Nationalrevolutionäre*.

Freikorps : Groupe créé par les ordres du gouvernement social-démocrate. Il est composé d'anciens militaires et de civils pour écraser les agitateurs communistes pendant la révolution allemande de 1918-1919 et la république des conseils de Bavière. Après sa dissolution, certains membres iront combattre le communisme dans les pays baltes. L'ouvrage *Les réprouvés* d'Ernst von Salomon illustre le parcours de ce mouvement vu par un de ses membres.

Jünger, Ernst : Auteur le plus connu du mouvement *Nationalrevolutionäre*.

Jungkonservative : 2^e groupe identifié par Mohler. Il est caractérisé par un fort sentiment révolutionnaire et un nationalisme soldatique. Ce mouvement composé majoritairement par des anciens militaires qui ont fait la Première Guerre mondiale ou qui ont été membre des *Freikorps*.

Konservative Revolution : Révolution conservatrice allemande. Mouvement clé du début de 20^e siècle en Allemagne qui comporte cinq groupes principaux.

Landvolkbewegung : 5^e groupe identifié par Mohler. Il s'agit d'un mouvement paysan opposé à la République de Weimar.

Mohler, Armin (1920-2003) : Auteur de la thèse *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918-1932* qui a été soutenue à Bâle en 1948 puis publiée en 1950. Elle connut par la suite deux autres rééditions en 1972 puis en 1989. L'auteur ne doit pas être confondu avec Moeller van den Bruck, auteur de *Das dritte Reich* qui devait s'appeler originellement « Le troisième parti » qui n'a rien à voir avec le Troisième Reich que l'on connaît. Mohler fut aussi le secrétaire Ernst Jünger de 1947 à 1953.

Moeller van dem Bruck, Arthur : Auteur clé du mouvement *Jungkonservative*. À ne pas confondre avec Armin Mohler, auteur de la thèse *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918-1932*.

Nationalrevolutionäre : 3^e groupe identifié par Mohler. Il est caractérisé par un fort sentiment révolutionnaire et un nationalisme soldatique et composé par des anciens militaires qui ont fait la Première Guerre mondiale ou qui ont été membres des *Freikorps*.

Oswald Spengler : Auteur inclassable faisant partie de la Révolution conservatrice allemande dont le livre *Le Déclin de l'Occident* a eu une immense influence à l'époque de sa publication.

Völkisch : 1^{er} groupe identifié par Mohler. Il est caractérisé par une pensée mythique et une approche révolutionnaire.

Remerciements

J'aimerais remercier en premier lieu mon directeur de recherche Jean Grondin de m'avoir donné de judicieux conseils et d'avoir accepté mon sujet inusité. J'aimerais remercier les personnes suivantes pour les discussions portant sur Heidegger qui ont contribué directement ou indirectement à mon intérêt pour cet auteur : Marc Antoine Bonneau, Tristan Ampleman Tremblay et Rhéa El Housseini. Pour terminer, j'aimerais remercier les membres de ma famille pour le soutien pendant mes études et la relecture de mon mémoire.

Introduction

Le terme « révolution conservatrice » ressemble pour le non-initié à un oxymore, car le conservatisme classique incarne la stabilité politique et une méfiance envers toute forme de progrès. Il n’y a pourtant aucune incohérence dans le fait d’associer les deux termes. Barbara Koehn explique que « un conservateur peut parfaitement être révolutionnaire dans la mesure où il doit adapter les valeurs éthiques et religieuses éternelles à l’esprit de son temps pour les sauvegarder. »¹ Le conservatisme classique n’est par contre pas du tout révolutionnaire vu que sur le plan économique, il défend généralement le libéralisme économique qui dissout les valeurs traditionnelles dans « les eaux glacées du calcul égoïste. »² Le plus illustre représentant du conservatisme classique est Edmond Burke qui, dans ses *Réflexions sur la Révolution de France*, est en désaccord avec la Révolution française, à cause de sa brutalité envers l’Ancien Régime, mais pas envers le libéralisme économique qui la caractérise. N’y a-t-il pas là une incohérence ? Il nous semble étrange de vouloir défendre les valeurs traditionnelles tout en soutenant le libéralisme qui contribue à leur érosion.

Une des raisons du traitement de ce sujet est que nous sommes d’avis qu’il serait bien que le souhait de George Quabbe à propos de la Révolution conservatrice se réalise et que « cette doctrine soit un jour estimée à sa juste valeur. »³ Une autre serait de mettre en valeur la richesse de ce mouvement méconnu qui influença aussi dans une certaine mesure la gauche. En effet, Adorno qualifiait la Révolution conservatrice allemande de « théoriciens de la réaction extrême ayant une critique du libéralisme qui est supérieure à celle de la gauche à bien des égards ».⁴ Adorno est d’ailleurs fortement

¹ Barbara Koehn, *La révolution conservatrice et les élites intellectuelles*, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 12.

² La formule entre guillemets provient du *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx.

³ Armin Mohler, *La révolution conservatrice en Allemagne 1918-1932*, Pardès, 1993, p. 166.

⁴ Theodor W. Adorno, "Spengler Today", *Studies in Philosophy and Social Science*, n° 9, 1941, p. 318.

redevable à Spengler pour sa critique de la culture.⁵ Il y a aussi le cas de Chantal Mouffe, Werner Bonefeld et Giorgio Agamben qui sont fortement redevables à Carl Schmitt.

Le premier chapitre du présent mémoire porte sur la Révolution conservatrice allemande qui a marqué profondément le début du 20^e siècle en introduisant de nouvelles catégories qui permettent de penser différemment le politique au-delà du conservatisme classique, du libéralisme, de la social-démocratie et du marxisme. L'ouvrage qui résume le mieux cette tendance est la thèse de doctorat d'Armin Mohler (1920-2003), *La Révolution conservatrice en Allemagne 1918-1932*, dirigée par Karl Jaspers en 1949. Mohler divise le mouvement en cinq groupes distincts et note un changement dans la pensée conservatrice du 19^e siècle qui aboutit à ce mouvement.

Les penseurs les plus influents associés à la Révolution conservatrice allemande sont Oswald Spengler, Ernst Jünger, Carl Schmitt et Arthur Moeller van den Bruck. Pour donner une idée de cette influence, les ouvrages de ces penseurs dépassaient généralement les 100 000 exemplaires vendus dans les années 1920 alors qu'aujourd'hui, ils sont plutôt marginaux. Prenons l'exemple du *Déclin de l'Occident* qu'ont lu beaucoup de philosophes de l'époque tels Adorno, Karl Popper, George Steiner et Heidegger qui écrivait à son élève Karl Löwith être : « en train de lire avec beaucoup d'intérêt le livre plein d'esprit de Spengler sur *Le déclin de l'Occident* »⁶. Divers auteurs provenant des milieux littéraires américains comme J. Kerouac, E. Hemingway et S. Fitzgerald étaient aussi des lecteurs de Spengler.

Malheureusement, le courant de pensée qu'a été la Révolution conservatrice allemande a été éclipsé par la montée du nazisme. Certains auteurs comme Hermann Rauschning vont même jusqu'à affirmer que ce mouvement aurait influencé le nazisme, mais cette position n'est pas entièrement justifiée, car elle ne prend pas en compte la complexité de ce mouvement et son unicité. Le concept de Révolution conservatrice a été

⁵ Voir Mikko Immane, "Days of the Cavemen? Adorno, Spengler, and the Anatomy of Caesarism", 2001. En ligne : https://www.academia.edu/51019401/Days_of_the_Cavemen_Adorno_Spengler_and_the_Anatomy_of_Caesarism.

⁶ Cité dans Jean Grondin, *Comprendre Heidegger*, Paris, Hermann, 2019, p. 239.

aussi sévèrement critiqué par S. Breuer qui préfère le terme de « nouveau nationalisme » pour parler des divers penseurs allemands au début du 20^e siècle.

La thèse que nous défendrons ici est que Heidegger s'est approprié certaines idées de ce mouvement et qu'elles imprègnent profondément sa pensée. Dans notre premier chapitre, nous nous efforcerons de le démontrer en exposant les arguments de Jürgen Habermas, Robert Steuckers, Reinhard Mehring, Philippe Lacoue-Labarthe, Gérard Granel et Armin Mohler. Toutefois, nous prendrons également en considération la perspective de François Fédier, qui conteste l'inclusion de Heidegger dans la Révolution conservatrice allemande, et celle d'Emanuel Faye qui considère la pensée de Heidegger comme étant hautement problématique.

Le deuxième chapitre présentera, pour sa part, une analyse que nous espérons plus nuancée de la dimension politique de l'œuvre de Heidegger, sans verser dans le pamphlet comme le font plusieurs ouvrages polémiques sur l'épineuse question des rapports de Heidegger et du nazisme, tout en évitant l'écueil de faire un texte trop élogieux qui donne dans l'hagiographie. Il sera par le fait même possible d'examiner les liens qui subsistent entre les idées de Heidegger et le contexte politique de son époque marqué par le nazisme auquel Heidegger a temporairement adhéré en 1933 lors de la période du rectorat jusqu'à la rupture en 1934 qui coïncide avec la démission de son poste de recteur. Nous aborderons alors d'un point de vue critique la notion d'un « national-socialisme spirituel » tout en expliquant le rapport avec l'antisémitisme de Heidegger. L'analyse portera sur les *Cahiers noirs*, ouvrage dans lequel la vision politique de Heidegger est la plus manifeste, en plus des cours sur Hölderlin et les écrits portant sur la question de la technique, thème omniprésent chez une pléthore d'auteurs de la Révolution conservatrice allemande.

Chapitre 1 - La Révolution conservatrice allemande et Heidegger

1.1 Définition de la Révolution conservatrice allemande

Il est important de définir la Révolution conservatrice allemande à l'aide de l'étude considérable de Mohler sur le sujet avant de voir dans quelle mesure Heidegger s'y rapporte. Cette thèse de doctorat, faite sous la direction de Karl Jaspers, est une étude typologique des formes intellectuelles de la Révolution conservatrice allemande qui décrit les grandes lignes de ce mouvement en faisant ressortir les différents courants et les formes fondamentales qui se manifestent au sein de la Révolution conservatrice allemande.⁷ La prémisse à la Révolution conservatrice est une lecture des quatre phases distinctes de l'histoire allemande : la première s'étendrait de la Révolution française et de la disparition du vieil Empire jusqu'à l'année 1870, la deuxième irait de 1871 - année de la fondation de l'empire bismarckien - à 1918, la troisième, celle sur laquelle Mohler se concentre, irait de 1918 à 1932 et une quatrième, de 1933 à 1945.⁸ Il est important de noter que la première occurrence de l'expression « Révolution conservatrice » que Mohler a relevée apparaît dans le journal berlinois *Die Volksstimme*, le 24 mai 1848, qui faisait état du pluralisme idéologique à la suite de la Révolution de Mars. En 1927, le poète Hugo von Hofmannsthal fait remarquer dans son discours célèbre intitulé *Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation* que cette révolte est « un processus qui est d'abord un contre-mouvement en réaction au bouleversement du 16^e siècle, désigné comme Renaissance et Réforme. »⁹ Il affirme qu'il y a deux tendances fondamentales à cette révolution : la quête de l'intégration qui succède à celle de la liberté et la quête de la totalité, de l'unité, qui s'arrache à toutes les divisions et à toutes les dualités. L'expression Révolution conservatrice est cependant plus ancienne. Mohler signale qu'elle refait

⁷ Armin Mohler, *op. cit.*, p. 17-18.

⁸ *Ibid.*, p. 51.

⁹ Hermann Rauschnig, *The Conservative Revolution*, Putnam, 1941, p. 52.

surface dans le livre *Russland und die Gegenwart* attribué à Buddeus et paru en 1851 et dans l'étude *Revoljucionnyi konservatizm* publiée par Youri Samarine en collaboration avec F. Dmitrieff en 1875. Selon Mohler, l'expression Révolution conservatrice apparaît aussi dans l'œuvre de Dostoïevski, chez Charles Maurras dans son *Enquête sur la monarchie* (1921), puis dans l'article de Thomas Mann intitulé « *Russische Anthologie* ». ¹⁰ Les fondements de la Révolution conservatrice allemande sont présents chez George Sorel chez qui les vieux concepts de droite et de gauche ne sont plus utilisables, car il soutient une imbrication réciproque des principes révolutionnaires et conservateurs. Ceci se retrouve aussi chez les grands interprètes du tournant de l'histoire tel Nietzsche, qui est une référence importante pour les auteurs de la Révolution conservatrice allemande. ¹¹

Mohler reconnaît cinq principaux groupes associés à la Révolution conservatrice allemande qui bien souvent n'ont que très peu de choses en commun. ¹² Le premier groupe est celui des « *Völkischen* » dont le fil conducteur est l'idée de germanité et les origines (*Ursprünge*) du peuple allemand. Les *Völkischen* sont adeptes de doctrines organicistes, qui expliquent le peuple ou l'État selon le modèle de la croissance végétale. Souvent autodidactes, les membres de ce mouvement s'efforcent de combler le gouffre entre l'histoire et les origines mythiques avec une étymologie non orthodoxe qui a plus à voir avec une originalité artistique d'un créateur de mythe cherchant à réenchanter le monde plutôt qu'avec la rigueur d'un linguiste disposant d'une formation universitaire. Guido von List (1848-1919), Jörg Lanz von Liebenfels (1874-1954), Paul Krannhals (1883-1934), Erwin Guido Kolbenheye (1878-1962) et Rudolf von Sebottendorf (1875-1945) de la *Thule-Gesellschaft* sont les noms les plus connus ayant appartenu au mouvement. On dit généralement que cette branche du mouvement est plutôt marquée par le racisme et l'antisémitisme de ses membres, mais il est bon de rappeler que ce n'était pas le cas de tous, car il y avait des *Völkischen* d'esprit philosémite comme Wilhelm Schwaner

¹⁰ Armin Mohler, *op cit*, p. 31-32.

¹¹ *Ibid.*, p. 10 et 124.

¹² Sur le caractère hétéroclite de ce mouvement, voir Mohler, *op. cit.*, p. 167.

(1863-1944) et Hermann Burte (1879-1960) qui entretenaient des rapports amicaux avec Walter Rathenau. De plus, Paul Senstius a conclu, grâce à une interprétation étymologique douteuse dans l'essai *Die Stämme der Israeliten und Germanen*, que les Germains descendraient des douze tribus d'Israël. Cette interprétation est fondée sur une supposée parenté linguistique entre l'hébreu et l'allemand.¹³ Il serait donc erroné de traduire le terme *völkisch* par « raciste » comme c'est parfois le cas¹⁴, car il ne parvient pas à englober les tendances diverses au sein de ce cercle.

Le deuxième groupe est celui que Mohler associe aux « Jeunes conservateurs » (*Jungkonservative*). Il est en quelque sorte une aile intermédiaire entre le premier et le troisième groupe, qui sont plus extrémistes. Chez les *Völkischen*, la volonté révolutionnaire est plus forte vu qu'ils cherchent en quelque sorte à extirper, comme des mauvaises herbes, tout ce que l'histoire a fait croître entre les origines et le temps présent. Le concept favori des Jeunes conservateurs est sans doute celui de *Reich* et ne désigne selon Mohler ni un État national homogène, habité par une entité ethnique harmonieuse, ni un conglomérat de peuples unis par l'épée d'un peuple de conquérants. Il se rapporte plutôt à une structure supra-étatique qui, dans son organisation, soutenue par un unique peuple, laisse aux divers peuples et ethnies leur vie propre. En ce sens, les Jeunes conservateurs ne valorisent ni le *Reich* de Bismarck ni l'État d'Hitler. Ils sont tous deux des formes politiques flottantes entre l'État national et l'État impérialiste. Les figures les plus emblématiques du mouvement « Jeune conservateur » sont Moeller van den Bruck (1876-1925), Edgar J. Jung (1894 et assassiné le 30 juin 1934 lors de la Nuit des longs couteaux) et tournent autour du cercle dont l'écrivain Heinrich von Gleichen (1882-1959) est le centre. Ce mouvement serait selon Mohler le moins révolutionnaire des cinq et se caractériserait par une fidélité partielle au christianisme¹⁵ tout en se rapprochant de la pensée sociale-chrétienne.¹⁶ Néanmoins, il est important de garder en

¹³ *Ibid.*, p. 169-173.

¹⁴ Stéphane François, *Les mystères du nazisme aux sources d'un fantasme contemporain*, P.U.F., 2015, p. 21.

¹⁵ Armin Mohler, *op. cit.*, p.176-177 et 180.

¹⁶ *Ibid.*, p. 180 et 289.

tête que dans l'œuvre de Van den Bruck et d'Edgar J. Jung, l'élément révolutionnaire est bel et bien présent et il ne faudrait pas confondre les auteurs de cette branche avec le conservatisme libéral classique.

Le troisième groupe, dit « national révolutionnaire » (*Nationalrevolutionäre*), réunit les écrivains Ernst Jünger (1895-1998) et Ernst von Salomon (1902-1972). Qualifié parfois de « nationalisme soldatique », ce mouvement regroupe des membres dits de la génération du front. Il est tout aussi hostile envers la République de Weimar que les autres groupes sauf qu'il souhaite plutôt battre le monde du progrès par ses propres armes en favorisant l'action. Une citation de Franz Schauwecker (1890-1964) synthétise bien ce courant : « Car ce temps ne mérite que d'être anéanti. Mais pour le détruire, il faut d'abord le connaître exactement. Sinon, on y succombe... Il fallait se soumettre entièrement la technique en la développant jusqu'à ses ultimes conséquences. Elle n'était plus alors un problème, mais une évidence dont on ne s'étonna plus. L'admiration de l'appareil – c'était le danger. Il ne méritait pas d'être admiré, il fallait seulement s'en servir. Et rien de plus. »¹⁷ Plus radicalement antibourgeois que les *Jungkonservative*, le milieu du « nationalisme soldatique » était caractérisé par le fait qu'il ne fallait faire aucun effort pour sauver la bourgeoisie. L'Allemagne aurait perdu la guerre à cause de cette dernière qui avait refusé une mobilisation totale d'un gouvernement autoritaire. Il fallait mettre en place des mesures pour combattre le pouvoir de l'argent et mettre un terme à la scission marxiste de la nation en classes sociales selon l'auteur national révolutionnaire F. G. Jünger, frère d'Ernst Jünger. La propriété privée ne devait pas être abolie, mais l'État devait corriger son effet destructeur.¹⁸ Il est important de préciser que ce mouvement comporte aussi une aile gauche, dite national-bolchévique, dont l'auteur phare est Ernst Niekisch (1889-1967). Niekisch partageait avec Lénine le même mépris du prolétariat réel sans toutefois adhérer au modèle du parti bolchévique. La révolution ne devait pas arriver par la révolte du prolétariat, mais par les catégories paysannes, militaires et intellectuelles

¹⁷ *Ibid.*, p. 180-183.

¹⁸ Stefan Breuer, *Anatomie de la Révolution Conservatrice*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996. p. 79.

qui devaient se charger de la révolution. Les politiques de ces groupes devaient faire en sorte que les intérêts idéologiques et politiques de la nouvelle élite passent avant les intérêts économiques de la bourgeoisie. Cependant, il n'est pas question d'internationalisme ni de l'abolition de l'état chez Niekisch, car son modèle étatique est celui de la Prusse.¹⁹

Le quatrième, celui des *Bündischen*, se rapporte aux formes que prennent les mouvements de jeunesse comme les *Wandervögel* après la Grande Guerre dont les ligues les plus influentes sont celles de la « *Deutsche Freischar* », les « Aigles et Faucons » et les « Artamans ». Le nombre de leurs adhérents totalisait entre 50 000 à 60 000 personnes à la fin des années 20. Les plus illustres représentants de leur état d'esprit étaient Walter Flex, Stefan George et Hermann Claudius. Les *Bündischen* ont pour caractéristique de ne pas être dans un culte de l'action typique du troisième groupe et cherchent plutôt à favoriser une forme de vie en commun dans le but de modeler un type d'humain différent.²⁰ Ce mouvement de jeunesse distinct du scoutisme est résumé par Fred Schmid comme « mobilité interne et d'agitation d'êtres jeunes, qui, sans but, ni programme, ni idéal, n'était tout d'abord rien de plus que la destruction de l'état psychique de l'adolescence bourgeoise par un type nouveau de garçon (N. B., il y avait des ligues mixtes), une couleur nouvelle, une ardeur spirituelle secrète. Le Mouvement de jeunesse était un phénomène révolutionnaire. » L'auteur poursuit en affirmant que ce mouvement était « la première pluie après soixante-dix ans de sécheresse et une naissance prématurée de la révolution. »²¹ Bref, le mouvement de jeunesse constitue pour Mohler un passage obligatoire pour d'innombrables représentants de la Révolution conservatrice qui laissera des traces durables.²²

Le dernier groupe, le moins connu, soit le Mouvement Paysan (*Landvolkbewegung*), se différencie par sa résistance généralement pacifique et son

¹⁹ *Ibid.*, p. 177 et 179.

²⁰ Mohler, *op. cit.*, p. 192.

²¹ *Ibid.*, p. 195-196.

²² *Ibid.*, p. 320.

boycottage – comme celui envers la ville de Neumünster. Après avoir été agressés par la police le 1^{er} août 1929, les manifestants s’adonnèrent désormais à des violences symboliques, contrairement aux nationaux-révolutionnaires qui recouraient souvent à des actes de violence armée qui sont notamment décrits dans le récit *Les réprouvés* de Ernst von Salomon où il est question du quotidien des milices *Freikorps*, avec une série d’attentats à explosifs contre des bâtiments officiels et contre les domiciles des représentants du gouvernement, mais les bombes sont posées de sorte qu’il n’y ait aucun blessé. Il est important de signaler que les forces nationales-révolutionnaires et les *Bündischen* ne tardent pas à soutenir le mouvement paysan et prennent ainsi part à cette lutte.²³

1.2 Critiques de la Révolution conservatrice allemande

L’analyse de quelques remarques faites sur la Révolution conservatrice allemande nous informe sur sa postérité et son interprétation. Ses plus féroces détracteurs, dont Steuckers rapporte les propos, affirment qu’elle a « préparé le terrain au national-socialisme »²⁴. Selon Mohler, la Révolution conservatrice allemande est « un ensemble autonome qui ne débouche pas nécessairement dans le national-socialisme. »²⁵ La position de Mohler est justifiée, car de nombreux auteurs de la Révolution conservatrice allemande s’opposaient au nazisme. Les lettres et les mentions dans lesquelles Spengler fustige le nazisme sont trop nombreuses pour être citées. Disons simplement qu’il qualifiait le N.S.D.A.P. d’« organisation des chômeurs et des paresseux » et disait de Hitler qu’il avait seulement lu le titre de son ouvrage le plus célèbre *Le déclin de l’Occident*.²⁶ Arthur Moeller van den Bruck a qualifié le putsch de la brasserie par Hitler

²³ *Ibid.*, p. 201-203.

²⁴ Rober Steuckers, « Conception de l’homme et révolution conservatrice : Heidegger et son temps », *Nouvelle école*, n° 37, 1982, p. 73.

²⁵ *Ibid.*, p. 25.

²⁶ Voir la préface de son ouvrage *Années Décisives* publié en 1980 chez Copernic.

en 1923 de « crime imbécile ».²⁷ Les frères Jünger rejetaient aussi le nazisme. Il faut garder en tête qu'il y avait une pluralité de positions au sein de la Révolution conservatrice allemande face au nazisme après la prise de pouvoir. Edgar Julius Jung, Schmitt et Zehrer ont choisi de coopérer initialement avec le nazisme vu certains points en commun, mais tous adopteront une position critique par la suite.²⁸ D'ailleurs, Jung était l'auteur du célèbre discours de Marbourg prononcé par le vice-chancelier Franz von Papen en 1934. Il s'agit du dernier discours publiquement prononcé contre le nazisme sous le Troisième Reich. N'oublions pas non plus que les mouvements de jeunesse *bündisch* ont été dissous sous le nazisme et que cela a causé des tensions entre le nazisme et la Révolution conservatrice allemande.

Une autre critique importante de la Révolution conservatrice allemande vient de Hermann Rauschning qui la qualifie de nihiliste²⁹, et ce, malgré le fait que l'auteur ait eu des affinités avec les penseurs plus chrétiens de la Révolution conservatrice allemande comme Edgar J. Jung, caractérisé par ses ambitions démocratiques, ce qui est étrange compte tenu du fait que la position politique de Rauschning s'apparente davantage à celle d'une droite classique contre-révolutionnaire.³⁰ Rauschning était convaincu du caractère conservateur du nazisme dans les années 30 pour finalement le désavouer comme étant un nihilisme révolutionnaire n'ayant rien de conservateur. Il affirmera par la suite que le nazisme aurait ses racines au sein de la révolution conservatrice qui était en fait sa forme politique.³¹ Nous sommes d'avis que la position de cet auteur est plutôt confuse, même s'il mentionne quelques références à des auteurs de la Révolution conservatrice allemande comme Hofmannsthal et Thomas Mann. Elle offre une caractérisation plutôt simpliste de ce qu'est le nihilisme qui, pour Rauschning, est étroitement lié à la Révolution française causant l'abandon des valeurs chrétiennes et la montée du nationalisme.

²⁷ Alain de Benoist, *Quatre figures de la Révolution conservatrice allemande*, Association des Amis d'Alain de Benoist, 2014, p. 134.

²⁸ Stefan Breuer, *Anatomie de la Révolution Conservatrice*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, p. 197.

²⁹ Hermann Rauschning, *op. cit.*, p. V.

³⁰ *Ibid*, p. 51 et 278.

³¹ *Ibid*, p. 54.

Mohler évoque justement cette qualification de nihilisme à la Révolution conservatrice allemande. Il mentionne l'apparition de ce mot pour la première fois sous la plume de Friedrich Heinrich Jacobi qui exprime le comble de la négation. Mohler dénote trois types de nihilisme. Le premier est celui de l'existentialisme français caractérisé par la notion d'absurde et serait le produit de bourgeois s'ennuyant dans des salons littéraires et cafés. Le deuxième, celui de la Russie, est « l'expression de l'écœurement tel qu'il peut apparaître dans le stade final, raffiné et devenu évident, d'une civilisation, alors que tout a déjà été vécu, senti et pensé. » Il désigne aussi dans le vocabulaire politique les anarchistes sociaux révolutionnaires russes du 19^e siècle que l'on voit dans l'ouvrage *Père et fils* de Tourgueniev.³² Les personnages du célèbre roman *Les démons* de Dostoïevski, parfois traduit aussi sous le titre de *Les possédés* illustrent bien cette forme de nihilisme. Le troisième est le nihilisme allemand vu comme une sorte de position médiane entre les deux, quoique Mohler prenne très peu de temps à l'analyser en détail.

Ce nihilisme est décrit par l'aphorisme de l'Insensé dans le *Gai savoir* de Nietzsche qui porte sur la mort de Dieu, c'est-à-dire une sorte de phénomène socio-historique par lequel l'Occident a liquidé progressivement l'héritage de ses valeurs. Nietzsche nous donne plus de détails sur le nihilisme qui était déjà présent dans le christianisme et même dans Platon, mais il atteindrait son paroxysme dans la figure du Dernier Homme qui croit avoir inventé le bonheur. Nietzsche fait aussi la distinction entre le nihilisme passif, celui du rejet du monde caractéristique des mouvements sociaux progressistes de l'époque et le nihilisme actif, celui des « forts » qui consiste à abandonner certaines valeurs désuètes pour en créer de nouvelles plus vivifiantes. Il faut garder en tête que contrairement à ce que pensent beaucoup de commentateurs, Nietzsche n'était en aucun cas un adepte du nihilisme et cherchait plutôt à le surmonter. Cela rejoint en quelque sorte le mouvement romantique allemand qui cherchait à réenchanter le monde comme Novalis, même si la pensée de cet auteur a une dimension plus religieuse que celle de Nietzsche. Le romantisme allemand a influencé ce que nous avons vu comme étant le premier

³² *Ibid.*, p. 126 et 128.

mouvement dans lequel apparaît une nouvelle forme de conservatisme au 19^e siècle qui a eu un impact direct sur la Révolution conservatrice allemande.³³ Il serait donc faux d'affirmer que la Révolution conservatrice allemande était nihiliste, comme le fait Rauschnig, car elle a entraîné un mouvement de construction d'une nouvelle théorie politique et ne cherchait pas à détruire ce qui était déjà en ruine.

La dernière objection critique digne de mention faite à la Révolution conservatrice allemande est celle de Stefan Breuer. Il est impossible, selon lui, de dégager une doctrine uniforme chez les auteurs mentionnés dans l'étude de Mohler. Breuer mentionne par la suite toutes les divergences économiques chez les auteurs en plus du refus du nationalisme de Edgar Julius Jung sous l'influence de Ziegler. Le nationalisme est mal vu par certains, car il proviendrait de la Révolution française, ou bien le nationalisme est perçu comme étant un stade intermédiaire avant la venue d'un empire comme chez Jünger et Spengler. En revanche, Schmitt, Zeher, Moeller van den Bruck et Niekisch sont des auteurs fortement nationalistes.³⁴ Dans son livre *Anatomie de la révolution conservatrice*, Breuer utilise une méthodologie wébérienne de l'idéal-type. Il s'appuie sur la thèse de Pana Kondylis pour qui le conservatisme est l'idéologie de la noblesse cherchant à maintenir les structures et les valeurs de la société féodale face à l'emprise de l'État moderne. Cette thèse serait une preuve que le conservatisme sous Weimar aurait perdu de sa substance. Ce nouveau nationalisme serait d'une nature mystique et messianique. Il a aussi pour caractéristique d'être inclusif et viserait la « nationalisation des masses » exclues normalement par les élites féodales ou bourgeoises du corps de la nation. Cette analyse pose un problème majeur, puisque les auteurs de la Révolution conservatrice allemande se définissent tous comme étant conservateurs. Selon Moeller van den Bruck, le conservatisme correspond à la création de nouvelles valeurs qui

³³ *Ibid.*, p. 215.

³⁴ Voir le chapitre « De la révolution conservatrice au nouveau nationalisme » dans Breuer, Stefan, *Anatomie de la Révolution conservatrice*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, p. 197.

méritent d'être conservées. Il est d'avis que son socialisme national est apte à recréer une « communauté détruite par la « société » moderne.³⁵

Certes, l'analyse de Mohler pose parfois problème. L'auteur est d'ailleurs revenu sur le groupe des *Bündischen* qu'il considère maintenant comme une étape transitoire par laquelle beaucoup des membres des trois premiers groupes sont passés et sur le *Landvolkbewegung* qui appartient plutôt au domaine de la *Weltanschauung* que celui de la théorie politique.³⁶ L'ouvrage de Breuer est très instructif sur la pensée de plusieurs auteurs clés de la Révolution conservatrice allemande, mais son analyse est insuffisante puisque l'essence des auteurs du mouvement consiste plutôt en une opposition à divers degrés au marxisme et au libéralisme en plus d'un certain attachement à un conservatisme qui est plutôt atypique vu qu'il ne correspond ni à la droite libérale ni à la contre-révolution. De plus, le concept de « nouveau nationalisme » n'est pas tout à fait approprié puisque de nombreux auteurs de la mouvance *Jungkonservativ* tels Edgar J. Jung et Ziegler n'étaient pas nationalistes, donc ce concept n'est pas assez englobant pour décrire l'essence de ce mouvement.³⁷

1.3 Habermas à propos de Heidegger et la Révolution conservatrice allemande

Selon Habermas, les thèmes du deuxième groupe, le mouvement jeune conservateur, pénètrent dans le cœur même de la philosophie dès 1929 et c'est à cette époque que Heidegger s'ouvre à la pensée antidémocratique de la droite dans la République de Weimar.³⁸ Le rapprochement que Habermas fait entre Heidegger et le mouvement jeune conservateur de la Révolution conservatrice allemande est justifié en

³⁵ Gilbert Merlio, « Y a-t-il eu une « révolution conservatrice » sous la république de Weimar ? » dans Barbara Koehn, *op. cit.*, p. 21-23.

³⁶ Armin Moher, « L'ouvrage de la révolution conservatrice en Allemagne trente ans après », dans Louis Dupeux, *La « révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, Éditions Kimé, Paris, 1992.

³⁷ Voir : Stefan Breuer, *op. cit.*, p. 219.

³⁸ Jürgen Habermas, *Martin Heidegger. L'œuvre et l'engagement*, Cerf, 1988, p. 25.

raison de leur attachement commun au christianisme. Rappelons que, dans sa jeunesse, Heidegger a été très proche du catholicisme. Il continuait de suivre les cours de dogmatique de Carl Braig, auteur de *Vom Seim. Abriß der Ontologie*, après l'interruption de ses études en théologie. Il a été d'ailleurs, selon Jean Greisch, lors de ces années « un ardent combattant de la cause catholique, en l'occurrence de la cause antimoderniste » et « sous l'influence manifeste de Braig ». Il a publié ses premiers articles dans la revue des académiciens catholiques *Der Akademiker*. Heidegger y développe une position critique du sentimentalisme romantique de Schleiermacher et cherche à défendre « une vérité historique qui précède et transcende le moi subjectif ». Greisch ajoute que les articles de Heidegger sont « en grande partie des variations sur les thèmes antimodernistes de Braig ». ³⁹ On pourrait avancer que Heidegger s'est vite débarrassé de cette influence chrétienne, car il a abandonné ses études en théologie en 1911 pour s'orienter vers un doctorat en philosophie⁴⁰. De plus, il écrit dans son *Introduction à la métaphysique* : « Une philosophie chrétienne est un cercle carré et un malentendu ». ⁴¹ Cependant, nous croyons qu'une forte influence du christianisme persiste néanmoins dans son œuvre, ce qui rejoint les propos de Jacques Derrida dans le dialogue avec Gadamer et Lacoue-Labarthe pendant la conférence de Heidelberg : « Je crois que l'anticatholicisme de Heidegger, son antichristianisme, est une chose qui m'a toujours paru des plus fausses, des plus dénégatoires. »⁴² Heidegger admet lui-même que « Sans cette provenance théologique, je ne serais jamais arrivé sur le chemin de la pensée. Provenance est toujours avenir ». ⁴³ Signalons aussi que son goût pour le terroir tel qu'illustré dans ses textes « *Pourquoi restons-nous en province?* » et « le rêve d'une religion populaire »⁴⁴ le rapprochent des thèmes favoris des mouvements *völkisch* et *bündisch*.

³⁹ Jean Greisch, *Ontologie et temporalité*, Paris, PUF, 2014. p. 6.

⁴⁰ Pour le parcours d'Heidegger voir :

https://www.academia.edu/34988607/Corrected_version_HEIDEGGERS_EDUCATION_1895_to_1915

⁴¹ Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Gallimard, 1967, p. 20.

⁴² Jacques Derrida, dans J. Derrida/H.-G. Gadamer/P. Lacoue-Labarthe, *La conférence de Heidelberg (1988) Heidegger. Portée philosophique et politique de sa pensée*, Éditions lignes/imec, 2014, p. 129.

⁴³ Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Tel-Gallimard, 1981, Paris, p. 95

⁴⁴ Hans-Georg Gadamer, dans *La conférence de Heidelberg*, p. 142-143.

Habermas mentionne le cours de Heidegger lors du semestre d'hiver 1929/30 consacré aux concepts fondamentaux de la métaphysique qui porte sur des auteurs comme Spengler, Léopold Klages, Max Scheler et Léopold Ziegler.⁴⁵ Après avoir affirmé que la philosophie n'est pas une *Weltanschauung*, Heidegger traite de ces auteurs appartenant à la Révolution conservatrice allemande dans le §18 de la section *L'éveil d'une tonalité fondamentale de notre philosophe*. Qu'est-ce que Heidegger entend par tonalité fondamentale (*Grundstimmung*) ? L'auteur en donne une définition plus complète dans les *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*. La tonalité fondamentale est ce qui met au diapason le *Dasein* en lui permettant de penser ce qui projette la vérité de l'être, en parole et en concept. Cette tonalité est aussi le pressentiment de savoir sentir ce qui s'en vient.⁴⁶

Heidegger résume ensuite les diverses positions de la tonalité fondamentale de l'époque. Il y a d'abord la position de Spengler dont « l'élément essentiel est, pour nous, ce qui se trouve, comme thèse fondamentale, à la base de cette « prophétie » [celle du déclin de l'Occident]. Ramené à une formule, c'est ceci : déclin de la vie dans et par l'esprit. Ce que l'esprit, surtout comme raison (*ratio*), a formé et créé dans la technique, dans l'économie, dans les échanges internationaux, dans l'entière transformation du *Dasein*, symbolisée par la grande ville, cela se retourne contre l'âme, contre la vie, et cela les écrase : cela réduit la civilisation à la décadence et à la déchéance. »⁴⁷ La deuxième interprétation proposée par Heidegger est celle de Ludwid Klages (1872-1956) et est déterminée majoritairement par Bachofen (1815- 1887) et Nietzsche. Elle « se situe dans la même dimension; simplement, le rapport de l'âme (la vie) et de l'esprit est vu autrement. Conformément à cette autre vue, on n'en reste pas à une prédiction sur le déclin de la civilisation à travers l'esprit, mais on en arrive au refus de l'esprit. L'esprit est comme l'adversaire de l'âme. L'esprit est une maladie qu'il importe d'exorciser pour affranchir l'âme. Affranchissement à l'égard de l'esprit signifie ici : retour à la vie ! Mais

⁴⁵ Jürgen Habermas, *op cit.*, p. 29.

⁴⁶ Heidegger, *Apports à la philosophie. De l'advenance*, Paris, Gallimard, 2013, p. 37-38.

⁴⁷ Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, Gallimard, 1992, p. 112.

« vie » est pris ici au sens d'un assombrissant bouillonnement des instincts, ce qui, du coup, est donné comme le bouillon de cultures des mythes. »⁴⁸ Elle est pour Heidegger très similaire à la première même si le rapport de l'âme et de l'esprit est compris d'une autre façon.⁴⁹ Heidegger décrit ensuite la troisième interprétation, celle de Max Scheler (1864-1928), dans la dernière période de sa réflexion philosophique et celle de Lessing, dans sa conférence *L'homme à l'ère mondiale de l'équilibre*. Elle ne cherche pas à faire un combat de la vie contre l'esprit, mais privilégie « la tâche d'un équilibre à réaliser entre la vie et l'esprit. » La quatrième et dernière conception qu'évoque Heidegger est celle de l'auteur Léopold Ziegler (1881-1958). Il la qualifie d'abord comme étant celle qui se situe sur la voie de la troisième en reprenant aussi la première et la deuxième. Elle serait selon lui la moins originale et la plus fragile des trois. Ce qui la distingue est « qu'elle introduit une caractéristique, et qu'elle regarde en direction d'un nouveau Moyen Âge historiographique pour caractériser notre situation actuelle. « Moyen Âge » ne doit pas vouloir dire ici : renaissance de l'époque historique déterminée que nous connaissons déjà et que, il est vrai, nous interprétons fort diversement. Le terme de « Moyen Âge » va plutôt dans la direction de la troisième interprétation. Ce qui est visé, c'est une ère moyenne, intermédiaire, qui doit conduire à une nouvelle levée de l'opposition entre « vie et esprit ». »⁵⁰

Précisons également que Habermas affirme que Heidegger évoque aussi l'héroïsme de l'existence téméraire qu'il oppose à la normalité de la misère bourgeoise, objet de son mépris en ces termes : « il nous faut aussi aujourd'hui lancer un appel pour faire venir celui qui est capable de faire une belle peur à l'existence qui est la nôtre » (GA, t. 29/30 p. 244). Habermas ajoute qu'au cours des années qui suivront, Heidegger étudiera les écrits d'Ernst Jünger, *Guerre et guerrier* (1930) et *Le Travailleur* (1930).⁵¹ Habermas souligne qu'après le tournant de 1929, Heidegger rapporte l'analytique du *Dasein* à un mouvement de la pensée métaphysique, interprétée comme histoire d'un

⁴⁸ *Ibid.*, p. 112-113.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 113.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 113.

⁵¹ Jürgen Habermas, *op. cit.*, p. 29.

déclin, ce qui le rapproche de la vision du courant national-révolutionnaire (*Nationalrevolutionäre*) de l'autoréflexion et de l'auto-affirmation existentielles. Selon Habermas, cette vision commence déjà à germer dans *Sein und Zeit*.⁵² En effet, la visée politique de *Sein und Zeit* aurait été confirmée par Heidegger lors d'une conversation avec Karl Löwith qui a eu lieu à Rome en 1936 au cours de laquelle il affirmait que « sa notion d'historicité est le fondement de son engagement politique. »⁵³ Cette notion d'historicité parfois traduite comme historicité constitue l'être du *Dasein*.⁵⁴ La dimension politique devient plus apparente lorsque Heidegger écrit : « Le *Dasein* qui assume son destin existe essentiellement dans l'être-avec en commun avec les autres, son « devenir historial » est un « devenir historial » en commun, et il est alors déterminé comme étant sa destinée. »⁵⁵ Quel est ce destin voulu par Heidegger et en quoi est-il politique ? Nous pouvons tenter une réponse à l'aide de ce passage : « Il pourrait à nouveau y avoir de l'histoire vers 2300 au plus tôt. Alors l'américanisme aura été saturé jusqu'à épuisement de son propre vide. »⁵⁶ Le destin voulu semble donc être la fin de l'hégémonie des États-Unis. Heidegger affirme aussi la dimension politique de ses écrits après son ouvrage majeur de 1927 dans l'Entretien avec le *Spiegel* de 1966 : « dans les écrits et conférences des années suivantes : [...] des questions fondamentales de la pensée qui se rapportent médiatement aussi aux questions nationales et sociales [sont développées]. »⁵⁷

Il existe deux autres lectures politiques de *Sein und Zeit* qui sont pertinentes pour notre propos. La première, très connue, est celle d'Emmanuel Faye dans son livre *Heidegger l'Introduction du nazisme dans la philosophie* pour qui l'ouvrage se résume à une double récusation de la pensée de l'universel et de toute philosophie de l'existence individuelle aux paragraphes 27 et 74. Heidegger rejetterait toute tentative de compréhension des cultures les plus étrangères (*fremdesten Kulturen*) et la recherche d'une compréhension universelle de l'existence. Cet effort conduirait à rendre l'existence

⁵² *Ibid.*, p. 33-34.

⁵³ Karl Löwith, *Ma vie en Allemagne avant et après 1933*, Hachette, 1988, p. 77.

⁵⁴ Heidegger, Martin, *L'Être et le temps*, trad. Jacques Auxenfans, 2019, p. 460.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 463.

⁵⁶ Heidegger, GA, 96, Réflexion XIV, p. 92.

⁵⁷ Heidegger, *Écrits politiques*, Paris, Gallimard, 1995, p. 244.

étrangère à elle-même et à la perte du sol : *Entfremdung* et *Bodenlosigkeit*. Heidegger est présenté comme rejetant toute philosophie du moi et de l'individualité humaine. Le moi ne serait qu'une « indication formelle » puisque Heidegger oppose le soi (*Selbst*) de l'existant, entendu comme un être en commun (*Mitdasein*). Le paragraphe 74 de *Sein und Zeit* mentionne que les concepts employés comme la *Gemeinschaft* conçue comme *Schickalsgemeinschaft* et comme *Volksgemeinschaft* s'inscrivent dans un projet politique ancré dans les fondements même de la doctrine national-socialiste.⁵⁸ La deuxième lecture est celle de Christian Sommer qui voit dans la philosophie de Heidegger une fondation métaphysique du politique qui est déjà présente dans les cours des années 1920 portant sur l'historicité, la résolution et le souci, concepts qui seront développés dans *Sein und Zeit* que ce spécialiste de Heidegger met en relation avec ceux du *Discours du rectorat* avec lequel il identifie un projet d'ensemble porté par ces notions.⁵⁹

La lecture de Faye présente un certain nombre de lacunes et parfois de mauvaises interprétations, mais elle a au moins le mérite de présenter une lecture politique de *Sein und Zeit* avec notamment les concepts d'*Entfremdung* et de *Bodenlosigkeit*, issus du sentiment des romantiques allemands qui ne se sentent nulle part chez eux dans la modernité. Ces concepts sont éminemment politiques puisque la solution face à ce sentiment d'aliénation causé par la modernité ne peut être qu'une solution politique. Même la posture du réenchèvement du monde est implicitement politique puisqu'elle est incompatible avec tout progressisme qui considère d'emblée cette posture comme étant réactionnaire. Les critiques que l'on doit adresser à Faye concernent son interprétation de Heidegger selon laquelle ce dernier récuserait tout universalisme. Au contraire, le retour à la question de l'être nous apparaît comme un nouvel universalisme visant à remplacer le sujet cartésien. Aussi, il est difficile de voir en quoi le fait que le concept de soi ait une importance moindre que celui de communauté soit problématique. Les théories de l'école de sociologie de Durkheim comme quoi nous sommes en grande

⁵⁸ Emmanuel Faye, *Heidegger l'Introduction du nazisme dans la philosophie*, Le livre de poche, Albin Michel, 2005. p. 65-69.

⁵⁹ Christian Sommer, *Heidegger 1933. Le programme platonicien du Discours de rectorat*, Hermann, coll. Le Bel Aujourd'hui, 2013, p. 12.

partie déterminés par notre milieu social et nos sociétés multiculturelles nous rappellent à tous les jours l'insignifiance du sujet individuel par rapport à la communauté, sans compter certains communautariens adeptes du multiculturalisme comme Charles Taylor qui n'ont rien à voir avec le nazisme.⁶⁰ *A priori*, penser le concept de communauté ne mène pas nécessairement au nazisme et les liens entre *Sein und Zeit* et ce mouvement sont uniquement dus à l'adhésion postérieure de son auteur au parti nazi et ce même si Heidegger mentionne que la notion d'historicité qu'il a développée l'a mené à la politique. Il serait absurde d'affirmer que l'historicité conduit au nazisme. Nous sommes d'avis que si Heidegger était décédé subitement après la publication *Sein und Zeit* personne n'aurait tenté de faire de liens entre cet ouvrage et le nazisme.

Il serait intéressant de souligner que l'interprétation du concept de souci (*Sorge*), tout comme chez les progressistes de l'époque qui sont mentionnés par Molher, ne nous paraît pas exempte de dimension politique. La section portant sur la *Fürsorge* inauthentique où le *Dasein* est mentionné comme étant dépendant et assujéti correspond à une description de l'État défailant sous le régime social-démocrate de la République de Weimar tandis que la *Fürsorge* authentique, correspondrait une nouvelle théorie politique au-delà du libéralisme et du marxisme. Le concept d'angoisse venant de Kierkegaard et développé par Heidegger donne un bon aperçu du *Zeitgeist* de l'époque qui n'était pas du tout optimiste. Comme le note Breuer, cette sensibilité était omniprésente chez les auteurs de la Révolution conservatrice allemande et fondamentale de leur engagement politique. Spengler, qui avait la réputation d'être un misanthrope vivant en reclus, écrivait dans des notes autobiographiques que « l'angoisse du monde » a empoisonné toute son existence tout comme le « devoir-aller-au-dehors », ce qui n'est pas surprenant vu son dégoût pour la masse. Carl Schmitt éprouve une « angoisse sphériquement catholique » devant la technique moderne et l'absence de racines de la raison protestante dont les motifs sont l'absence de forme, l'anarchie et le chaos, qu'il conçoit comme le produit du capitalisme et de la démocratie. Pour Arthur Moller van den

⁶⁰ Voir *Libéraux et communautariens*, textes réunis et présentés par André Berten, Pablo Da Silveira, Hervé Pourtois, PUF, 1997 pour ce débat.

Bruck, l'angoisse se libère dans la métaphore du terrassement, de l'enserrement et de l'étouffement. Hans Freyer, quant à lui, décrit le progrès de la civilisation comme une « créature inquiétante dont nous oublions parfois l'angoisse qu'elle nous cause, sans pouvoir la refouler définitivement. »⁶¹ Néanmoins, il ajoute que « celui qui a peur du peu de technique que nous avons héritée et que nous continuons à parfaire est, pour commencer, un poltron. Celui pour qui cette science représente une décomposition de sa vie, pareillement. » De tous les auteurs de la Révolution conservatrice allemande c'est Ernst Jünger qui synthétise le mieux le dépassement de cette sensibilité « Nous éprouvons l'angoisse par ce que nous sommes des créatures éphémères, mais quand quelque chose d'éternel en nous triomphe de cette angoisse, nous pouvons en être fiers. Cela montre que nous sommes véritablement attachés à la vie, et pas seulement à l'existence. » Rappelons qu'il serait une erreur de concevoir la Révolution conservatrice allemande comme nihiliste ou comme l'absence d'espoir, car elle possède toujours un esprit combatif.⁶²

1.4 Steuckers et Sommer au sujet de Heidegger et la Révolution conservatrice allemande

Comme Habermas, Robert Steuckers établit des liens entre la philosophie de Heidegger et la Révolution conservatrice allemande dans son article publié en 1982 qui s'intitule « Conception de l'homme et révolution conservatrice : Heidegger et son temps ». Il soutient que : « Loin d'être une fuite dans le pathétique, la philosophie de Heidegger cherche à comprendre sereinement l'ensemble des potentialités qui s'offrent à l'existence humaine. Cette philosophie est *révolutionnaire*, parce qu'elle cherche à fuir le monde du « on », marqué par le répétitif et l'uniformité. Elle est *conservatrice*, parce qu'elle refuse d'exclure la totalité des potentialités qui restent à l'état de latence.

⁶¹ Stefan Breuer, *op. cit.*, p. 52.

⁶² *Ibid.* p. 53-54.

Autrement dit, ce que la pensée heideggérienne conserve, ce sont précisément les possibilités de révolution, que l'ontologie traditionnelle avait refoulées. »⁶³ Comme Habermas, l'auteur souligne la proximité de Heidegger et de Jünger⁶⁴ et explicite les nombreux liens entre la pensée de Heidegger et des jeunes conservateurs (*Jungkonservative*) : « En 1922, sous la direction de Moeller van den Bruck, paraissait l'ouvrage collectif intitulé *Die neue Front*, dans lequel il était fait mention d'une attitude héroïco-tragique nécessaire au dépassement de la situation qui régnait alors en Allemagne. L'idée heideggérienne d'une connaissance claire de la situation y était déjà présente. L'expression « réalisme héroïque » ne faisant pas encore partie du vocabulaire; on y employait plutôt l'expression d'«enthousiasme sceptique ». Toutefois, s'il y avait convergence, dans l'analyse de la situation politico-culturelle, entre les amis de Moeller van den Bruck et de Heidegger, en qui germaient alors les concepts de *Sein und Zeit*, les premiers avaient le désir affiché d'intervenir dans le fonctionnement de la cité, tandis que Heidegger se préparait à scruter les textes philosophiques traditionnels afin d'offrir au monde une philosophie de l'urgence – la philosophie d'un « être » qui se confondrait avec l'intensité du vécu. Le discours de Moeller van den Bruck et de ses amis, plus politisés, désignait le libéralisme comme l'idéologie incarnant le plus parfaitement l'*Alltäglichkeit*, la « quotidienneté » postulée par ce que, quelques années plus tard, Heidegger nommera le monde hypothético-répétitif. »⁶⁵

Sommer souligne les liens entre Heidegger, le cercle des frères Jünger et le cercle de l'action *Tat-Kreis* comme étant « une source négligée des «opinions» politiques « nationales et sociales » de Heidegger jusqu'en 1933 ». ⁶⁶ Dirigé par le journaliste et philosophe Hans Zehrer (1899-1966) et inspiré par le mouvement *Jungkonservative* de Moller van den Bruck, le *Tat-Kreis* avait une grande influence médiatique sans avoir le soutien d'aucune des grandes organisations politiques et économiques de l'époque. Ses membres publiaient dans des revues comme *Die Tat* et la *Tägliche Rundschau* tout en

⁶³ Robert Steuckers, *op. cit.*, p. 67.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 69.

⁶⁶ Christian Sommer, *op. cit.*, p. 11.

exerçant une certaine influence dans les milieux universitaires. Giselher Wirsing (1907-1975) était l'assistant du sociologue Carl Brinkmann (1885 –1954) et Ernst Wilhelm Eschemann (1904 -1987) l'assistant du sociologue Alfred Weber (1868-1958) et Ferdinand Fried (1898-1967) spécialiste des questions économiques était professeur universitaire. La position du cercle est un mélange d'idées conservatrices sur le plan sociétal et une synthèse d'idées économiques qui vont du socialisme au protectionnisme dans le but de diminuer au maximum les importations pour assurer l'autosuffisance économique de l'Allemagne.⁶⁷ Zeher et Fried, élèves de Werner Sombart, avaient la conviction que le capitalisme avait franchi son zénith et qu'il était entré dans une phase d'immobilité et de régression caractérisée par une stagnation du progrès technique. Il s'agissait d'une sorte de féodalisation de la structure sociale et d'une décomposition du marché mondial sous forme de grands espaces économiques fermés. Cependant, les pays de la « Sainte alliance capitaliste », tels l'Angleterre, la France et l'Amérique, arrivaient à repousser le déclin temporairement grâce à l'expansion impérialiste qui touchait à sa fin suite aux mouvements de libération des colonies. La souveraineté de l'Allemagne reposait donc sur un repli autarcique contre le marché mondial, jugé responsable de l'inflation des années 1920 et du crash de 1929. On souhaitait se replier sur une économie intérieure qui devait rayonner vers l'Europe de l'Est et du Sud-Est.⁶⁸

1.5 Douguine, Mehring *et al.* sur Heidegger et la Révolution conservatrice allemande

Selon Douguine, la pensée de Heidegger comporte trois stades de développement. Le premier comprend la période de jeunesse et culmine dans la publication de *Sein und Zeit* en 1927, le second, moins connu, est celui des années 1936-1945 et le troisième est celui de la période d'après-guerre jusqu'à la mort du

⁶⁷ Armin Mohler, « Le cercle de la Tat », dans *op. cit.*, 1993.

⁶⁸ Stefan Breuer, *op., cit.*, p. 77.

philosophe en 1976. Fait étrange, l'auteur ne mentionne pas la période de 1927 à 1935 qui logiquement correspond au premier stade selon sa chronologie et à la période de la *Kehre* qui débute en 1928. Passons outre ce détail et mettons plus l'emphase sur le deuxième stade plus intéressant pour notre étude; l'auteur souligne que c'est la période durant laquelle Heidegger était engagé dans le national-socialisme jusqu'à sa marginalisation graduelle par le régime nazi.⁶⁹ Nous aimerions d'abord préciser que c'est plutôt Heidegger qui a coupé les ponts avec le régime en démissionnant du rectorat de l'université de Fribourg en avril 1934. Nous reviendrons sur les rapports de Heidegger avec le nazisme qui seront discutés dans le deuxième chapitre. L'ouvrage de Douguine nous semble important en ce qu'il établit, qu'à ce moment, en 1934, à la suite de cette rupture avec le nazisme, la pensée de Heidegger coïnciderait le plus avec l'approche de la Révolution conservatrice allemande alors qu'il conceptualise la *Seynsgeschichte*, le *Seyn* et plus particulièrement l'*Ereignis*, principal sujet de sa pensée depuis 1936.⁷⁰ L'auteur poursuit en affirmant que de concevoir l'être humain comme « gardien de l'être » va de pair avec une vision conservatrice du monde tandis que l'idée d'un saut risqué vers un autre commencement est de l'ordre de la pensée révolutionnaire.⁷¹ Douguine définit de façon globale la Révolution conservatrice allemande comme étant la recherche « d'une nouvelle vision du monde, des horizons philosophiques et politiques au-delà des limites du libéralisme, du communisme dogmatique et de la vieille tradition conservatrice étroite »⁷², ce qui semble bien correspondre à la vision politique de Heidegger de cette époque, dont témoigne notamment avec ce passage dans son *Introduction à la métaphysique* de 1935: « La Russie et l'Amérique sont toutes deux au point de vue métaphysique, la même chose : la même frénésie sinistre de la technique déchainée, et de l'organisation sans racine de l'homme normalisé. »⁷³

⁶⁹ Alexander, Dugin, *Martin Heidegger. The Philosophy of Another Being*, Washington, Summit Publishers, 2014, p. 283-284.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 284.

⁷¹ *Ibid.*, p. 172.

⁷² *Ibid.*, p. 24.

⁷³ Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Gallimard, 1967, p. 49.

Il nous faut aussi signaler ici la position de Reinhard Mehring, professeur de science politique et spécialiste de Carl Schmitt, qui propose de classer Heidegger dans la Révolution conservatrice allemande avec un argument similaire à celui de Douguine. Mehring affirme que les ambitions de Heidegger en plus de son concept de *Seinsgeschichte*, de destruction de la tradition métaphysique qui est celle d'un déclin fait en sorte qu'il fait partie de la Révolution conservatrice allemande.⁷⁴ Orazio Maria Gnerre dans son livre *Materiali. Reinterpretare la rivoluzione conservatrice* mentionne la position d'Ernst Nolte dans *Heidegger e la rivoluzione conservatrice*. Nolte définit les caractéristiques pour ranger un auteur sous le titre de Révolution conservatrice à partir des tendances de la pensée de la droite allemande au cours des deux premières décennies du 20^e siècle et qui était déjà présent avant 1914, car il y avait des signes distinctifs reconnaissables d'un conservatisme nouveau et révolutionnaire 19^e siècle qui est une continuation du schéma de Mohler. Les caractéristiques que Nolte identifie sont : 1) un antimarxisme résolu, qui cherchait à s'appropriier les concepts marxistes; 2) une radicale critique de la civilisation, qui remettait en question non seulement le libéralisme, mais aussi le vieux conservatisme. 3) un bellicisme qui a vu une attaque à l'existence des États dans les aspirations à la « paix universelle » et à un conditionnement de la grandeur humaine et l'esprit de sacrifice de l'homme. Orazio Maria Gnerre poursuit en disant que ce schéma permet de rattacher Heidegger aux auteurs classiques de la Révolution conservatrice allemande.⁷⁵ Plus modérés, Phillipe Lacoue-Labarthe et Gérard Granel affirment que Heidegger se range assez mollement dans la nébuleuse intellectuelle de l'époque à cause de sa recherche d'une position nationale et sociale qu'il mentionne dans l'entretien accordé au magazine *Der Spiegel*.⁷⁶ Granel ajoute que Heidegger et Ernst Jünger entretiennent tous deux un rapport plus radical que tous les mouvements de l'époque à la recherche d'un nationalisme social.⁷⁷

⁷⁴ Reinhard Mehring, *Martin Heidegger und die » konservative Revolution «*, Verlag Karl Alber, Freiburg, 2018, p. 33.

⁷⁵ Orazio Maria Gnerre, *Materiali. Reinterpretare la rivoluzione conservatrice*, Editonale Scientifica, 2021, p. 24-25

⁷⁶ Phillipe Lacoue Labarthe, *Fiction du politique*, Christian Bourgeois, 1987, p. 36.

⁷⁷ Gérard Granel, *De l'université*, T.E.R. 1982, p. 108.

1.6 Fédier et Mohler

Contrairement à Habermas et à Douguine, Fédier ne considère pas Heidegger comme faisant partie de la Révolution conservatrice allemande. D'abord, il donne comme argument le fait que le nom de Heidegger est absent dans la thèse de Mohler⁷⁸, ce qui n'est pas tout à fait vrai, car Mohler fait brièvement allusion au souci chez Heidegger. Mohler décrit ce concept heideggérien comme étant « étranger à la foi optimiste dans le progrès cultivé par le 19^e siècle ». ⁷⁹ Ensuite, Fédier mentionne que dans le cours du semestre d'hiver 1937-1938 (G.A. 45, §13) Heidegger affirme que toute activité conservatrice ne peut que manquer son intention et confond positivement l'historique avec l'événementiel : conserver devient alors non pas garder en mémoire l'instance historique, mais veiller à ne pas en laisser disparaître les traces.⁸⁰ Nous sommes d'avis que Fédier se trompe ici et que Heidegger est plus conservateur que ne laisse deviner son habituelle interprétation par ses lecteurs postmodernistes qui accordent plus d'importance à la *Destruktion* qui a inspiré notamment le déconstructionisme, même si Fédier n'appartient pas à ce camp. En effet, notre hypothèse comme quoi il y a une dimension conservatrice dans l'œuvre de Heidegger est corroborée dans les *Écrits politiques* lorsque Heidegger écrit : « la remontée au point de départ de l'histoire de la pensée, la patience à penser les questions qui n'avaient pas encore fait question depuis la philosophie grecque, ce n'est pas se détacher de la tradition. » ⁸¹ La pensée heideggérienne comporte ce que nous qualifierions, faute de meilleur terme, une dialectique entre la conservation et la *Destruktion*. Du côté de ce qui mérite d'être conservé est le rapport à l'être avant son oubli qui a lieu dans la pensée occidentale depuis la *République* de Platon. Du côté de la *Destruktion*, il y a l'idée du sujet moderne cartésien et des idéaux démocratiques issus de la Révolution française. À ce propos, Heidegger aimait citer cette phrase du comte Yorck : « L'homme moderne, c'est-à-dire l'homme à

⁷⁸ François Fédier, « Préface » dans Martin Heidegger, *Écrits Politiques*, Paris, Gallimard, 1995, p. 31.

⁷⁹ Armin Molher, *op. cit.*, p. 100.

⁸⁰ François Fédier, *op. cit.*, 1995, p. 31.

⁸¹ Martin Heidegger, *op. cit.*, 1995, p. 263.

partir de la Renaissance, est tout juste bon à être enterré. »⁸² Certes, le conservatisme de Heidegger est plutôt atypique, car il cherche à : « comprendre ce qui est ancien de manière plus radicale et [à] tenter de se l'approprier » dans le but d'un nouveau commencement. Cette vision n'est d'ailleurs pas incompatible avec celle de la Révolution conservatrice qui est révolutionnaire, mais ne souhaite pas faire table rase du passé et cherche même parfois à le réveiller, ce qui correspond pourtant à la définition que Fédier donne du mouvement.⁸³ Heidegger est « conservateur de tout ce qui amène l'être à surgir en profondeur et étendue. »⁸⁴ Nous ne comprenons pas comment Fédier, qui perçoit si justement l'essence de la Révolution conservatrice allemande telle que décrite par Mohler, en vient à la conclusion que Heidegger ne se rattache pas à ce mouvement.

Fédier affirme que Mohler mentionne ce soi-disant non-rattachement de Heidegger sans préciser exactement ce que Mohler dit à son sujet, ce qui est dommage.⁸⁵ Il y a cependant, dans l'ouvrage de Mohler, un paragraphe sur Heidegger que l'on retrouve dans la section « Complément. À propos de quelques « figures conductrices » où l'auteur situe le trio Carl Schmitt – Ernst Jünger – Martin Heidegger. Mohler présente Heidegger comme étant au centre des recherches en cours sur la Révolution conservatrice allemande.⁸⁶ D'ailleurs, Mohler signale aussi que son directeur de thèse, Karl Jaspers, lui a reproché, sur le ton de la réprimande paternelle d'en avoir fait un écrit apologétique sur Heidegger, car Mohler a reconstitué l'atmosphère culturelle qui expliquait son engagement politique. Mohler, qui fut le secrétaire de Jünger, réplique que Heidegger aurait envoyé une lettre à Ernst Jünger le 18 décembre 1950 dans laquelle Heidegger fait l'éloge de son ouvrage : « livre dont, pour la thématique, le *kairos*, doit venir encore une fois ou arriver véritablement la première fois »⁸⁷, ce qui établit un lien

⁸² Jean Greisch, *op. cit.*, p. 381.

⁸³ François Fédier, *op. cit.*, 1995, p. 32.

⁸⁴ Heidegger, *Réflexions II- VI*, Paris, Gallimard, 2018, p. 75.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁸⁶ Mohler, *op. cit.*, 1993, p. 661.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 662.

direct entre Heidegger et Mohler. L'idée du *kairos* est ce qui pousse Heidegger vers la politique et cette idée d'un nouveau commencement.

Dans un entretien sous le titre *Lo spirito del conservatore (Intervista a Armin Mohler)* avec Antonio Gnoli et Franco Volpi, Mohler revient sur les liens entre Heidegger et la Révolution conservatrice allemande. L'auteur de la thèse *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918–1932* affirme que la Révolution conservatrice allemande a été importante dans la formation de Heidegger à cause de son intolérance radicale envers les conventions académiques et les habitudes bourgeoises. Cependant, on ne peut pas dire l'inverse vu que les écrits de Heidegger n'ont pas eu d'influence particulière sur le mouvement. Au final, Mohler affirme que la pensée de Heidegger se nourrit surtout des grands classiques de la tradition philosophique et, à partir d'eux, ouvre sa propre voie originale, qui est cependant quelque peu différente du caractère éphémère de la Révolution conservatrice allemande dont les cercles ont cessé d'exister après 1933. Néanmoins, il note que l'œuvre de Heidegger a davantage d'affinités avec la Révolution conservatrice allemande qu'avec le national-socialisme. Mohler revient sur la lettre que Heidegger a envoyée à Jünger dans laquelle son livre sur la Révolution conservatrice est mentionné. Dans cette dernière, Heidegger aurait soutenu que le moment historique propice au thème de la révolution conservatrice n'était pas encore arrivé. Mohler, perplexe quant au sens de la remarque de Heidegger, propose l'interprétation suivante : en tant que telle, la Révolution conservatrice était morte et enterrée. Il suppose que peut-être Heidegger pensait à l'esprit qui avait animé ce mouvement, à son « essence métaphysique », qui n'avait pas pu être réalisée historiquement dans l'Allemagne des années 1920, et attendait donc toujours l'occasion de le faire.⁸⁸

⁸⁸ "Lo spirito del conservatore. Intervista a Armin Mohler", dans Antonio Gnoli, Franco Volpi, *L'ultimo sciamano conversazioni su Heidegger*, Tascabili Bompiani, 2006, p. 117-119.

Chapitre 2 - Les textes politiques de Heidegger et sa compromission avec le nazisme

2.1 L'erreur du nazisme

Certains commentateurs de l'œuvre de Heidegger comme Farias et Faye croient que Heidegger est toujours resté un nazi en privé et Faye va jusqu'à affirmer que la pensée nazie constituerait essentiellement le fondement de son œuvre. Avant de revenir sur ces dires, il est important de comprendre les raisons de l'engagement politique de Heidegger envers le nazisme et d'expliquer en quoi cet engagement n'est pas une conséquence de l'antisémitisme de Heidegger. Nous savons de par son entretien au *Spiegel*, publié après la mort de Heidegger, qu'il cherchait une position nationale et surtout sociale par le biais de Friedrich Naumann (1860-1919) et d'Eduard Spranger (1882-1963),⁸⁹ deux auteurs associés à la Révolution conservatrice allemande. Naumann est associé au mouvement allemand mentionné dans la section 1.1 au vu de sa participation au mouvement « chrétien-social » du théologien Adolf Stoecker (1835 – 1909), mais il se distança de ce mouvement en se rapprochant progressivement du libéralisme et de la sociale démocratie.⁹⁰ Spranger est quant à lui rattaché au mouvement de jeunesse *bündisch* étudié dans thèse de doctorat de Geneviève Humbert intitulée *Mythe du renouveau conflit et pouvoirs 1918-1939* que Mohler mentionne.⁹¹

Il faut se rappeler que le régime d'Hitler proposait des mesures sociales, notamment avec l'abandon du Traité de Versailles qui nuisait grandement à la situation économique de l'Allemagne et adoptait une position nationale contre le marxisme ayant une visée internationaliste. Aujourd'hui, il nous semble étrange de voir un quelconque aspect positif au nazisme vu que l'on connaît l'existence de la solution finale et de

⁸⁹ Heidegger, *Écrits Politiques*, 1995, p. 244.

⁹⁰ Armin Mohler, *op. cit.*, 1993, p. 52.

⁹¹ *Ibid.*, p. 815.

l'extermination planifiée de millions de Juifs. Après le *Krach* boursier de 1929 qui a suscité une misère épouvantable pour une importante partie de la population pendant la République de Weimar, le nazisme se présentait comme une solution à la question sociale par son refus du Traité de Versailles et par son opposition au marxisme perçu comme dangereux par une grande partie de la population suite aux nombreux soulèvements de la part de l'extrême gauche dans la République de Weimar comme ceux de Kurt Eisner en Bavière le 8 novembre 1918, des spartakistes en 1919 à Berlin et de l'Armée rouge dans la Ruhr en 1920. Il faut aussi rappeler que l'antisémitisme au début du nazisme ressemblait à celui qui sévissait en Europe au cours des siècles précédents durant lesquels les Juifs ont été victimes à maintes reprises de pogroms. Cet antisémitisme, il va sans dire, s'est intensifié progressivement, avec notamment Les lois de Nuremberg en 1935 et la Nuit de Cristal en 1938 et connaîtra son apogée en 1942 avec le début de la Shoah.

Certaines personnalités juives ont au départ soutenu Hitler, ce qui illustre en quoi l'aspect criminel du régime était loin d'être évident. Fédier rapporte le cas du D^r Lowenstein, capitaine de réserve à la retraite et président de l'Union des anciens combattants juifs d'Allemagne, qui a lancé comme appel après l'élection d'Hitler : « Camarades! Il y va de l'honneur et de l'espace vital de l'Allemagne. Là, un seul sentiment passe avant tout le reste. Dans notre discipline d'anciens soldats nous faisons corps avec notre patrie allemande jusqu'à la dernière extrémité! »⁹² Karl Löwith évoque le cercle de Stefan George et les diverses personnalités plus excentriques les unes que les autres qui le composaient. Plus particulièrement Kurt Singer, écrivain juif dont les goûts le portaient vers la musique, la poésie et la philosophie, illustre bien la naïveté de plusieurs personnes de l'époque par rapport à Hitler. L'auteur de *Platon und das Griechentum*, réputé pour son style majestueux, était bien loin des clichés qui circulaient à l'époque sur les Juifs dans l'Allemagne nazie. Singer haïssait les institutions démocratiques et défendait l'invasion japonaise de la Chine en tant que mission importante dans l'histoire mondiale. Conseiller étranger, il a suivi la montée au pouvoir d'Hitler à partir du Japon. Une fois l'Autriche et

⁹² François Fédier, *Heidegger : anatomie d'un scandale*, Robert Lafond, 1988, p. 35.

le pays des Sudètes annexés par le *Führer*, Kurt Singer se réjouissait de l'expansion du *Reich* allemand et plutôt que d'évoquer les souffrances des Juifs en Allemagne, il parlait des violences que les Tchèques infligeaient aux Allemands.⁹³

Personne ne songe à condamner ces militaires et auteurs juifs qui ont appuyé à tort Hitler. Pourquoi en est-il autrement avec Heidegger et des millions d'Allemands qui ont fait preuve de la même crédulité ? Il faut se rappeler que bien que 90 % des Allemands aient voté oui le 12 novembre 1933, seulement 20 % de la population se sont montrés satisfaits de l'application de mesures radicales contre les Juifs après la Nuit de Cristal⁹⁴, ce qui vient invalider la thèse de « l'antisémitisme démonologique » du peuple allemand dont parle Daniel Goldhagen dans son célèbre livre *Les bourreaux volontaires de Hitler*. L'explication de la « banalité du mal » proposée par Hannah Arendt serait plus plausible tout en étant beaucoup plus terrifiante, car nous ne sommes pas à l'abri d'un régime de terreur similaire à ceux du passé et de leur propagande médiatique. Comme le montre l'expérience de Millgram en 1963, l'être humain n'hésite pas à faire souffrir son prochain. Peu de gens sont des kantien convaincus qui obéissent à la loi morale parce qu'ils comprennent qu'elle est rationnelle et refusent donc de faire du mal à leurs semblables, peu importent les circonstances. Une fois la crainte du châtement disparue, la majorité des gens n'hésitent pas à faire preuve de cruauté envers d'autres êtres humains et à obéir à l'autorité en place. L'explication selon laquelle les Allemands étaient farouchement antisémites ne tient donc pas la route et est loin d'être suffisante. La réalité est qu'ils ne l'étaient pas plus que les Français.⁹⁵ L'autre option est plus terrible, celle qui soutient que l'être humain est une bête de proie qui ne prend que très peu de plaisir à être en compagnie de ses semblables et se délecte de la souffrance infligée à autrui comme le montrent les ossements des premiers hommes retrouvés au milieu de squelettes d'animaux ou comme on peut le lire dans les pages du livre de Goldhagen qui exposent en détail les châtements que les Allemands ont fait subir aux Juifs. La haine envers le Juif

⁹³ Karl Löwith, *op. cit.*, p. 38.

⁹⁴ François Fédier, *op. cit.*, 1988, p. 35-36.

⁹⁵ Certains écrivains français antisémites du 19^e et 20^e siècles illustrent le propos : Édouard Drumont, Louis Ferdinand Céline, Charles Maurras, Robert Brasillach, Lucien Rebatet, etc.

apparaît plus comme un prétexte pour se laisser aller à la pulsion de violence qui sommeille chez l'être humain et que la civilisation a endormie. *Homo homini lupus*, comme disait Thomas Hobbes.

2.2 Jusqu'où va la compromission de Heidegger avec le régime nazi ?

L'antisémitisme, dont on retrouve la trace à quelques reprises dans les *Cahiers noirs*, illustre que même les plus grands penseurs ne sont pas immunisés contre les clichés de la propagande des médias et que Heidegger lui-même n'était pas à l'abri de la dictature du « on » contre laquelle il nous a pourtant mis en garde. Il a au moins gardé une part de dignité en dénonçant le racisme biologique du Troisième Reich et en limitant ainsi son degré de compromission avec le régime. D'une part, il ne faut pas oublier non plus que Heidegger eut plusieurs élèves d'origine juive comme Arendt, Strauss, Marcuse, Anders, Jonas, Löwith, Levinas et Kuhn. Heidegger a toujours maintenu des rapports cordiaux avec ses élèves et *aucun ne l'a jamais accusé d'avoir été antisémite*. Il a aussi eu des maîtres de thèse juifs comme Husserl et Rickert. Dans sa rencontre avec Frédéric de Towarnicki, il a été dégoûté par les photos de Dachau que le journaliste franco-polonais lui avait montrées. Heidegger aurait affirmé à ce moment que « le peuple allemand a été trompé par une bande de criminels. » Lors de cet entretien, il aurait aussi mentionné avoir été habité par la honte au point tel où il écrivit avec beaucoup de retard à Malvine Husserl après la mort de son mari.⁹⁶ D'autre part, Heidegger écrit dans les *Cahiers noirs* des clichés sur le judaïsme tel que « l'accroissement de la puissance de la judéité [...] a offert le lieu de départ pour la propagation d'une rationalité et d'une capacité de calcul », que les Juifs ont « un don particulièrement accentué pour le calcul » et que la « juiverie mondiale » produit « au niveau de l'histoire mondiale, le déracinement de tout étant hors de

⁹⁶ Hadrien France Lanord, Article « Shoah » dans *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, Cerf, Paris, 2013, p. 1215.

l'être. »⁹⁷ Trawny arrive à la conclusion, hâtive peut-être, qu'il répète à plusieurs reprises dans son ouvrage *Heidegger et l'antisémitisme* selon laquelle « l'antisémitisme [est] inscrit dans l'histoire de l'être ». ⁹⁸

La position serait tenable si Heidegger avait poursuivi ces réflexions dans son œuvre postérieure aux *Cahiers noirs*, or ce n'est pas le cas. Il n'y a aucune trace d'antisémitisme dans l'œuvre de Heidegger outre les passages mentionnés qui furent écrits après 1938 au moment où la propagande nazie devint plus intense. Goebbels écrivit le 16 novembre 1941 dans le journal *Das Reich* pour convaincre les Allemands que c'était la « juiverie mondiale » (terme repris par Heidegger) avec ses « manigances » qui avait incité les Alliés à faire la guerre à l'Allemagne et que « la juiverie est tenue responsable du déclenchement et de l'extension de la guerre ». On sait que Heidegger, patriote et solidaire avec son pays en temps de guerre, fut influencé par cette propagande fallacieuse, car il défendit la justesse des reportages de l'armée allemande dans une lettre à son frère Fritz le 9 août 1941⁹⁹, ce qui concorde avec l'apparition des Juifs dans le deuxième tome des *Cahiers noirs*.

Puisque les moyens de communication sont limités dans une société totalitaire, Heidegger en est venu à croire la propagande du régime nazi. Il a fait là une grave erreur, car ce n'est pas « l'accroissement de la puissance de la judéité [qui] a offert le lieu de départ pour la propagation d'une rationalité et d'une capacité de calcul », mais le triomphe de la classe bourgeoise sur la noblesse pendant la Révolution française. Les Juifs n'ont pas « un don particulièrement accentué pour le calcul ». Il n'y pas de corrélation entre la facilité à comprendre les mathématiques, qui sont accessibles à tous, et le fait d'être juif. De plus, rappelons-nous que les fondateurs du libéralisme tels qu'Adam Smith et John Locke n'étaient pas d'origine juive, mais anglaise. Le déracinement de tout étant hors de l'être que déplore Heidegger ne peut pas être imputable aux Juifs qui sont bien souvent traditionalistes et ayant une vision conservatrice hostile envers les idées du siècle

⁹⁷ Peter Trawny, *Heidegger et l'antisémitisme : Sur les « Cahiers noirs »*, Seuil, 2014, p. 51-53

⁹⁸ *Ibid.*, p. 139, 147, 157, etc.

⁹⁹ Jean Grondin, *op. cit.*, 2019, p. 142.

des Lumières et de la Révolution française. On retrouve par exemple chez Levinas et chez Benjamin, une résistance au désenchantement et au déracinement du monde contenue dans le courant des Lumières en plus d'un refus marqué du nihilisme.¹⁰⁰

À quel point l'œuvre et les actions de Heidegger sont-elles contaminées par le nazisme ? Selon Karl Löwith, l'adhésion de son ancien professeur au nazisme n'a pas duré très longtemps, car Heidegger a démissionné suite à maintes déceptions et contrariétés de sa charge de recteur de l'université de Fribourg après seulement une année. Il précise notamment que Heidegger est resté fidèle à l'essence du national-socialisme, ce avec quoi nous sommes en désaccord. Nous pensons que Löwith ne semble pas faire de distinction entre la Révolution conservatrice allemande et le nazisme, mais il mentionne tout de même que cela n'a pas empêché Heidegger de critiquer ce nouveau « on » et à se risquer à formuler des remarques critiques sur le régime nazi.¹⁰¹ Des phrases maintes fois citées par ses détracteurs comme : « la vérité interne et de la grandeur du mouvement national-socialiste »¹⁰² ou bien celle évoquant le « combat contre le nihilisme de Hitler et Mussolini » dans son cours intitulé *Schelling, l'essence de la liberté humaine*¹⁰³ ont peu d'intérêt, parce que dans l'entretien dans le *Spiegel* en 1966 Heidegger écrit que le mot grandeur devait être mis entre guillemets, car il désigne en fait la dimension planétaire de la technique¹⁰⁴ et qu'il n'écrirait plus de phrases faisant l'apologie d'Hitler comme on retrouve dans le journal local des étudiants où il écrit : « Que ni des principes doctrinaux ni des « idées » ne soient les règles de votre être. Le *Führer* lui-même et lui seul est la réalité allemande d'aujourd'hui et du futur ainsi que sa loi. »¹⁰⁵ Il y a aussi un messianisme allemand très proche du nazisme lorsque Heidegger parle d'une « mission spirituelle du peuple allemand ». Le *Discours de rectorat* réputé pour être plutôt ambigu a fait en sorte

¹⁰⁰ Voir Lyna Lamarre, Emanuel Levinas et Walter Benjamin critiques « inspirés » de la modernité, UQAM, 2013, p. 26. En ligne : <https://archipel.uqam.ca/5597/1/M13037.pdf>.

¹⁰¹ Karl Löwith, *op. cit.*, p. 53.

¹⁰² Emmanuel Faye, *op. cit.*, p. 27.

¹⁰³ Richard Wolin, *To Sanitize the Master's Corpus: On the Heidegger Hoax*, June 18, 2023. En ligne : https://lareviewofbooks.org/article/the-heidegger-hoax/?fbclid=IwAR3uEbey1ihbDo6AjRWBLzXAw4d00x7xrh5bxwvTmfkDVMa-k_U_ZXZ0swl.

¹⁰⁴ Heidegger, *op. cit.*, 1995, p. 256.

¹⁰⁵ Heidegger, *op. cit.*, 1995, p. 246.

que Löwith a écrit à son propos : « qu'il ne savait pas trop s'il doit ouvrir les présocratiques de Diels ou rejoindre la SA. »¹⁰⁶

Néanmoins, nous semblons déceler une critique légère du nazisme dans le *Discours du rectorat* quand Heidegger souhaite une autonomie administrative de l'université et évoque l'idée d'éduquer et de discipliner les dirigeants qui veillent sur le peuple allemand,¹⁰⁷ sous-entendant de ce fait que ces derniers ne seraient pas suffisamment éduqués et disciplinés. Gadamer a parlé de la compromission de Heidegger avec le nazisme comme étant similaire aux tentatives de Platon à Syracuse lorsqu'il avait tenté de conseiller le tyran Denys 1^{er} et son fils Denys le jeune lors de ses voyages en Sicile sans obtenir un grand succès. La célèbre formule de Jaspers « *den Führer führen* » explique donc assez bien l'implication de Heidegger avec le nazisme. Heidegger a cherché à influencer le régime nazi qu'il voyait comme la possibilité du début d'un nouveau commencement qui permettrait d'arriver à la fin de la philosophie pour préparer ce qui est entièrement autre, la métapolitique.¹⁰⁸ Sommer nous éclaire sur ce que Heidegger entendait par ce concept. Heidegger conçoit la métapolitique comme étant liée à la mission éducatrice de l'Université qui doit s'aligner sur l'État tout en le guidant pour réaliser l'essence du peuple. La tâche de l'université est donc d'éduquer le peuple et le former par l'État. (GA 16 [1933], 115)¹⁰⁹ Heidegger veut que l'Université soit « le centre et le milieu du rassemblement pour le service suprême envers le peuple dans son État » (GA 16 [1933], 116)¹¹⁰. Bien entendu, ce *Dasein* populaire étatique n'a pas été réalisé si on en croit les critiques amères que Heidegger adresse dans ses *Cahiers noirs* à la conception « populiste » du peuple par les nazis.¹¹¹

Le rapport de Heidegger avec le nazisme ressemble beaucoup à celui de Carl Schmitt, exclu par le régime quand la revue nazie *Das Schwarze Korps* a dévoilé ses

¹⁰⁶ Karl Löwith, « Implication de la philosophie politique de Heidegger », dans *Les temps modernes*, n°. 650, juillet-octobre 2008, p. 17.

¹⁰⁷ Heidegger, *op. cit.*, 1995, p. 99-100.

¹⁰⁸ Heidegger, *op. cit.*, 2018, p. 129.

¹⁰⁹ Sommer, *op. cit.*, 2013, p. 31

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 40

¹¹¹ Heidegger, *op. cit.*, 2018, p. 233

amitiés avec les Juifs.¹¹² D'ailleurs, Löwith signale beaucoup de similitudes entre l'œuvre de Heidegger et celle de Schmitt. Il croit que la philosophie existentielle de Heidegger correspond au « décisionnisme » politique de Schmitt qui « transpose le pouvoir-être dans son entier du *Dasein* particulier en « totalité » vers l'État. » Le célèbre spécialiste de Nietzsche et élève de Heidegger poursuit en soutenant que « à l'affirmation de sa propre existence correspond celle de l'existence politique » et à la « liberté devant la mort » le « sacrifice de la vie » dans le cas politique grave qu'est la guerre. Dans les deux cas, le principe reste le même : la « facticité », c'est-à-dire ce qui reste de la vie quand on élimine de la vie tous ses contenus. »¹¹³

2.3 La dimension politique de la critique de la technique

Ce qui fait en partie l'unicité de la *Shoah*, ce sont les moyens d'extermination utilisés qui ont permis un des génocides les plus importants dans l'histoire, car les moyens pour perpétrer un tel massacre étaient impensables avant l'industrialisation. À titre d'exemple, il faut savoir que l'on retrouve des tentatives et de traces d'extermination massive de population dès l'Antiquité. Dans *Deutéronome* 20.16-18, Dieu dit : « Mais dans les villes des peuples dont l'Éternel, ton Dieu, te donne le pays pour héritage, tu ne laisseras la vie à rien de ce qui respire. Oui, tu extermineras ces peuples – les Hittites, les Amorites, les Cananéens, les Perrizites, les Hivvites et les Jébuséens – comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a ordonné, afin qu'ils ne vous apprennent pas à imiter toutes les pratiques abominables auxquelles ils se livrent en l'honneur de leurs dieux et que vous ne péchiez pas contre l'Éternel, votre Dieu. »

La volonté d'un anéantissement total de peuples rivaux était là, mais les moyens n'étaient pas présents pour arriver à un tel massacre. Jules César, plus efficace et disposant d'une armée plus importante, a réussi à massacrer les Éburons jusqu'au dernier

¹¹² Karl Löwith, *op. cit.*, p. 114.

¹¹³ *Ibid*, p. 48.

et la seule trace que l'histoire a laissé d'eux après 53 est dans son ouvrage intitulé la Guerres des Gaules.¹¹⁴ Le massacre n'était cependant pas comparable à la boucherie des conflits post-industriels comme ceux des deux Guerres mondiales. La remarque de Heidegger dans une lettre à Marcuse selon laquelle il y a une similitude entre le massacre de millions d'Allemands de l'Est et celui des Juifs¹¹⁵ n'est pas aussi farfelue qu'elle en a l'air. Du point de vue quantitatif, le régime allemand était certes plus meurtrier, mais sur le plan qualitatif, il s'agit du même déchaînement de la technique. La différence majeure est en ce qui concerne les intentions, les États-Unis bombardaient l'Allemagne pour qu'elle capitule sans égard aux vies civiles tandis que les nazis tuèrent des Juifs parce qu'ils étaient vus comme la source de tous leurs problèmes. Dans les deux cas, la même dévastation de la technique moderne est à l'œuvre que la terminologie heideggérienne identifie comme arraisonnement. La technique est un moyen implacable qui permet d'arriver à une fin, même si cette dernière est l'extermination de millions d'êtres humains.

La critique de la technique que Heidegger fait dans *La question de la technique* publiée dans *Essais et conférences* se propose d'abord de penser son essence et affirme que l'on ne réfléchit pas à cette essence quand nous cherchons à nous accommoder de la technique ou à la fuir.¹¹⁶ La technique n'est pas quelque chose de neutre et une telle position nous rendrait aveugles face à la véritable essence de la technique. La technique comporte une dimension instrumentale que l'on voit dans la fabrication d'outils qui sont des moyens pour parvenir à une fin. Heidegger distingue cependant la technique artisanale de la technique moderne qui est quelque chose de nouveau et de plus complexe que son ancêtre. Il prend l'exemple d'une scierie de la Forêt-Noire qui est un moyen primitif si on la compare à la centrale électrique du Rhin. Heidegger expose ensuite que la technique n'est pas qu'un simple moyen puisqu'elle échappe au contrôle de l'être

¹¹⁴ Jules César, *La guerre des Gaules*, Gallimard, Coll. Folio classique, Paris, 2021, p. 244 et 429.

¹¹⁵ Peter Trawny, *op. cit.*, 2014, p. 141.

¹¹⁶ Martin Heidegger, « La question de la technique » dans *Essais et conférences* Gallimard, Paris, 1969, p. 9.

humain.¹¹⁷ Il semble adresser ici une critique à des auteurs de la Révolution conservatrice allemande comme Hans Freyer et Franz Schauwecker dont les positions ont précédemment été discutées dans les sections 1.1 et 1.3.

Heidegger, on ne le note pas toujours, croit que la technique est un mode du dévoilement de la vérité. Il présente quelques éléments distinguant la technique moderne de celle plus artisanale, notamment la motorisation et le fait qu'elle est fondée sur la science de la nature. Ce qui la caractérise le plus selon Heidegger est le fait qu'elle soit une pro-vocation (*Herausfordern*) par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite (*herausgefördert*) et accumulée.¹¹⁸ On note aussi une réflexion très proche de Friedrich Georg Jünger¹¹⁹ qui écrit que la technique « est une déprédation comme la Terre n'en a encore jamais connue ». Selon Jünger, « la déprédation aveugle, sans cesse amplifiée, caractérise notre technique » et « seule cette déprédation la rend possible et lui permet de se déployer ». ¹²⁰ Cependant, Heidegger ajoute que la technique ancienne au sens de la τέχνη se distingue de la technique moderne. La τέχνη, parce qu'elle est liée à l'art, produit le vrai dans le beau et fait partie intégrante de la poésie ποιήσις.¹²¹

Heidegger caractérise cette interpellation de la technique moderne comme un arraisonement (*Ge-stell*) qui dévoile la nature comme un réservoir d'énergie. La physique moderne est responsable de ce changement de la nature, maintenant perçue comme un complexe calculable de forces prévisibles qui est l'essence de la technique moderne.¹²² Pour Heidegger ce n'est pas la technique qui est dangereuse, mais son essence en tant qu'un destin du dévoilement qui fait tout son danger. Il affirme que la technique représente une menace qui atteint l'être humain dans son être. Heidegger mentionne que les mots *Ge-stell* et *Geschick* (destin) sont étymologiquement proches du

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 10-11.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 20-21.

¹¹⁹ Philippe Arjakovsky, « À propos d'Ernst Jünger » dans Coll., *Heidegger à plus forte raison*, Fayard, 2007 p. 118.

¹²⁰ Friedrich Georg Jünger, *La perfection de la technique*, Allia, 2019, p.46.

¹²¹ *Ibid.*, p. 46.

¹²² *Ibid.*, p. 27-29.

mot *Gefahr* (danger). Il cite ensuite le mot de Hölderlin : « Mais, là où il y a danger, là aussi croit ce qui sauve. ». Heidegger croit qu'il s'applique à la technique et que sauver doit être interprété comme ce qui reconduit dans l'essence pour faire apparaître celle-ci pour la première façon qui lui est propre.¹²³ Bref, l'auteur cherche à éclairer le chemin de ce qui sauve pour que la technique moderne ne puisse pas empêcher l'avènement (*Ereignis*).¹²⁴ Heidegger a d'ailleurs précisé que le *Ge-stell* est le négatif photographique de l'*Ereignis*.¹²⁵ Le concept de *Ge-stell* qui prend forme à la fin des années 40 est analogue à celui de la machination *Machenschaft* qui est utilisé durant la décennie 1935-1945.¹²⁶

La *Machenschaft* signifie péjorativement « machination » ou une « manigance ». Le terme est aussi traduit en français par « empire du se-faire », « règne de l'efficiencia » « fabrication ».¹²⁷ La *Machenschaft* est le pouvoir manipulateur qui vient dominer l'être des entités à la fin de la métaphysique occidentale, lorsque toutes les entités sont considérées comme réalisables et malléables, par la planification, la manipulation et le calcul pour que tout soit d'emblée pré-orienté vers la productibilité. L'émergence de la machination marque le changement de la perspective moderne sur les entités en tant qu'objets, ce qui aurait commencé avec la philosophie de Descartes.¹²⁸ Heidegger a associé aussi le concept de *Machenschaft* aux deux Guerres mondiales et à la lutte pour la domination planétaire.¹²⁹ Bien qu'Heidegger ne le mentionne pas explicitement, la *Machenschaft* correspond implicitement à l'économisme caractéristique du monde contemporain, qu'il soit libéral ou marxiste, vu que ces deux systèmes sont axés sur la planification et la productibilité. Notons aussi que le concept de Heidegger de *Ge-stell* a

¹²³ *Ibid.*, p. 37-38.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 34 et 48.

¹²⁵ Hadrien France Lanord, Article « *Gestell* » dans *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, Cerf, Paris, 2013, p. 543.

¹²⁶ Alexandre Schild, Article « *Machenschaft* » dans *Ibid.*, p. 804.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 791.

¹²⁸ Robert Bernasconi, *Machination Machenschaft*, dans Mark A. Wrathall, *The Cambridge Heidegger Lexicon*, Cambridge University Press, 2021, p. 475.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 476.

grandement influencé le courant politique de l'écologie¹³⁰ dont les racines conservatrices ne sont que trop rarement soulignées.¹³¹

2.4 Pourquoi la pensée politique de Heidegger est incompatible avec le nazisme

Tel que mentionné précédemment au début de la section 2.1, Heidegger était à la recherche d'une position nationale et sociale. Lorsque l'on prend en considération cette recherche, il ne put qu'être déçu du nazisme qui ne comportait ni l'une ni l'autre. Examinons la conception de la nation du national-socialisme telle que Stefan Breuer la décrit dans son ouvrage *Anatomie de la Révolution conservatrice*. Le national-socialisme n'avait pas pour trait premier la nation, mais la race. Le modèle de nation du national-socialisme ne se rapportait ni à l'État-nation, ni à la foi subjective dans la communauté de valeurs, ni à la langue, à la culture ou à la tradition comme c'est le cas au sein de la Révolution conservatrice allemande. Le fondement de la nation sous le régime nazi est que chez le peuple allemand, la contamination par des « corps étrangers non aryens » n'avait pas encore atteint la dimension qu'elle avait prise au sein des peuples comparables. Pour Hitler, la nation ne constituait en ce sens tout au plus qu'un tremplin, un levier destiné à réaliser des objectifs situés au-delà du national : l'élaboration d'une pureté aryenne. L'Allemagne devait d'abord conquérir l'Europe et la purifier d'une façon qui transformerait la nature de la nation allemande ainsi que toutes les autres.¹³²

Breuer, pour justifier son idée que le nazisme n'était pas vraiment nationaliste, mentionne l'auteure Hannah Arendt qui affirmait que « le racisme, partout, s'oppose au nationalisme et le sape. »¹³³ L'histoire a donné raison à Breuer et à Arendt, car les

¹³⁰ Voir : Michael E. Zimmerman, "How Pertinent Is Heidegger's Thinking for Deep Ecology?", dans *Heidegger on Technology*, Routledge, 2018.

¹³¹ Voir : Stéphane François, *L'écologie politique. Une vision du monde réactionnaire*, Paris, Cerf, 2012.

¹³² Stefan Breuer, *op. cit.*, p. 224-225.

¹³³ *Ibid.*, p. 225.

mouvements décoloniaux, de la révolution d'Haïti à la décolonisation en Afrique furent tous inspirés par un fort sentiment national tandis que le modèle impérial, qui récuse le nationalisme, a pour effet de soumettre les peuples et de les asservir. Ce serait plutôt dans ce dernier cas qu'il faudrait voir du racisme. Heidegger s'est toujours opposé au racisme biologique comme le montrent de nombreux passages de son œuvre. Il en est notamment question en 1938 dans les *Beiträge* où Heidegger écrit que : « Les gens d'aujourd'hui, qu'il ne convient de mentionner que pour s'en écarter, sont hors d'état de savoir quoi que ce soit de la voie pensive ; ils se réfugient dans le « nouveau » et se donnent ou plutôt se procurent, en mobilisant les thèmes du « politique » et de la race, un accoutrement jusqu'ici inconnu dans l'ancienne panoplie de la philosophie classique.¹³⁴

La dimension sociale du national-socialisme est abordée dans l'ouvrage *Les fascismes* de l'historien Pierre Milza qui nous propose un schéma très intéressant, même si nous sommes d'avis que le national-socialisme diffère du fascisme alors que l'auteur croit le contraire. Néanmoins, Milza présente un modèle intéressant qui explique les différents stades de développement économique du national-socialisme et du fascisme. Puisque Hitler affirme souvent une chose et son contraire, il présente d'abord un modèle politique qui combat l'hégémonie culturelle de la bourgeoisie.¹³⁵ On peut voir la chose chez l'économiste socialiste du DAP, Gottfried Feder, qui souhaite l'abolition des intérêts bancaires et fera partie du NSDAP de ses débuts jusqu'en 1934.¹³⁶ Puis finalement, le national-socialisme en vient à aboutir au renforcement des structures du capitalisme après une crise et accélère le processus de concentration pour indemniser la petite bourgeoisie économiquement lésée.¹³⁷

¹³⁴ Heidegger, *op. cit.*, 2013, p. 34.

¹³⁵ Pierre Milza, *Les fascismes*, Éditions du Seuil, 1991, p. 304.

¹³⁶ Son ouvrage le plus important *Das Manifest zur Brechung der Zinsknechtschaft des Geldes* dans lequel il expose sa théorie économique a été traduit en français dans une sorte d'anthologie. Voir : Gottfried Feder, *Critique nationale révolutionnaire du capitalisme spéculatif*, Les éditions de la forêt, 2012.

¹³⁷ Pierre Milza, *op. cit.*, p. 165.

On retrouve une interprétation similaire chez Heidegger qui associe le nazisme au libéralisme économique dans son cours de 1934 intitulé *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage* dans lequel il écrit « On peut voir, tout au long du XIX^e siècle et jusqu'à l'époque actuelle, se succéder, en s'affadissant, les conséquences sur la conception et la détermination de l'être-homme qui résultent de la primauté accordée au je comme sujet, telle que nous venons de la caractériser. C'est dans cette conception de l'homme que le libéralisme a sa racine. La bataille contre le libéralisme se cantonne dans une phraséologie usée jusqu'à la corde au lieu de se porter à une authentique révolution de l'être et du savoir dans leur ensemble. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que ce soit là où l'on crie le plus fort que les rechutes soient les plus fréquentes. Notre mode de pensée quotidien est encore entièrement plongé dans ce qui constitue les fondements non surmontés du libéralisme. » On trouve donc ici une confirmation claire que le nazisme n'a pas su surmonter le libéralisme et qu'il n'a pas su répondre aux attentes de Heidegger face à la question sociale qui le préoccupait.

Le libéralisme est aussi associé dans les *Beiträge* de Heidegger par le biais des visions du monde (*Weltanschauungen*) au nazisme qui s'est toujours défini comme tel. Il distingue la *Weltanschauung* de la philosophie, d'une manière similaire que Mohler dans sa thèse sur la Révolution conservatrice allemande. Heidegger définit le concept de *Weltanschauung* comme orientant « l'expérience sur une voie déterminée et l'installe dans la sphère qui correspond à cette voie – et elle le fait toujours suffisamment pour que la vision du monde ne soit jamais elle-même mise en question ; de cette manière, une vision du monde rétrécit et empêche toute expérience véritable. C'est d'ailleurs sa force, du moins de son point de vue à elle [tandis que] la philosophie travaille à « ouvrir l'expérience. » Heidegger précise alors que « dans le libéralisme règne cette velléité d'avoir raison à tout prix. »¹³⁸ On voit donc qu'il est complètement absurde d'affirmer que Heidegger introduit le nazisme dans la philosophie, comme le suggère le sous-titre du livre de E. Faye puisque Heidegger affirme clairement qu'ils sont incompatibles.

¹³⁸ Heidegger, *op. cit.*, 2013, p. 56-57.

2.5 Approfondissement de la pensée politique de Heidegger et l'impact de Spengler

Dès le deuxième *Cahier noir*, celui qui correspond à 1932, année juste avant la prise de pouvoir par les nazis, Heidegger critique déjà le national-socialisme. Il mentionne le « socialisme-national (*Nationalsozialismus* que Fédier rend par socialisme national, qui n'a rien à voir avec le socialisme national de Maurice Barrès au XIX^e siècle) vulgaire » qui comprend « le monde des journalistes et des faiseurs de culture installés et appréciés » qui s'oppose au national-socialisme d'Hitler qu'il qualifie de « matérialisme éthique ». ¹³⁹ Heidegger poursuit en affirmant que « ce matérialisme éthique se trouve certes au-dessus du matérialisme économique », car « on place l'ordre de la morale au-dessus de l'économie. » Néanmoins, Heidegger ne semble pas très optimiste, car il affirme que « le matérialisme éthique n'est donc aucunement vacciné contre le matérialisme économique. » ¹⁴⁰ Il mentionne que le national-socialisme ne doit pas être pris comme une vérité tombée du ciel et que s'il est pris de la sorte, il devient une aberration et une pure folie. ¹⁴¹ Déjà, en 1933, il reconnaît que son *Discours de rectorat* fut « un petit interlude d'une grande erreur. » ¹⁴² Heidegger fait un lien en 1938 entre sa critique de la technique et le régime nazi lorsqu'il écrit que « la politique nouvelle est une conséquence intime de la « technique ». ¹⁴³ Il revient en 1939, toujours dans les *Cahiers noirs*, sur son adhésion au nazisme. Il affirme qu'il a « tenu le national-socialisme au cours des années 1930-1934 pour la possibilité d'une transition vers un autre commencement » et que cela « revenait à méconnaître et à sous-estimer ce « mouvement » en ses forces propres et en ses nécessités internes. » ¹⁴⁴

¹³⁹ Heidegger, *op. cit.*, 2018, p. 155.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 156.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 129.

¹⁴² *Ibid.*, p. 208.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 474.

¹⁴⁴ Heidegger, *Réflexions VII-XI*, Paris, Gallimard, 2018, p. 412.

On retrouve aussi dans les *Cahiers noirs* une forte critique du racisme biologique. Heidegger mentionne en 1933 que « quand les sciences étaient véritablement des sciences, elles étaient « politiques » (référence à Aristote où l'éthique fonde le politique), et n'avaient pas le moins du monde besoin que l'on accentue cette finalité » et que « à l'heure actuelle – c'est extrinsèquement qu'on le fait – hystériquement : sous l'invocation du peuple et de la race. »¹⁴⁵ Le thème refait surface dans le cinquième *Cahier* : « les grandes époques de création n'ont pas plus pratiqué une « politique culturelle » qu'elles n'ont fait de la médiation du sens de leur « héritage », ni surtout » des données raciales, une « vision du monde ». Tout cela n'est que « subjectivisme » – un subjectivisme poussé jusqu'à l'extrémité qu'implique la massification. »¹⁴⁶

La critique du racisme biologique du Troisième *Reich* de Heidegger ressemble beaucoup à celle de Spengler¹⁴⁷ qui récuse le racisme biologique dans son célèbre ouvrage *Années Décisives* publié en 1933 dans lequel il écrit : « Mais si nous parlons ici de la race, nous ne l'entendons pas au sens qu'emploient aujourd'hui les antisémites de l'Europe et de l'Amérique, et qui est la grande mode – notamment le sens darwiniste, matérialiste. La pureté de la race est une notion grotesque vu le fait que toutes les espèces et toutes les tribus se sont mélangées depuis des millénaires ; et justement les peuples guerriers, donc sains et riches d'avenir, accueillaien toujours volontiers l'étranger, s'il était « de race », quelle que fut la race à laquelle il appartenait. Celui qui parle trop de race, celui-là n'en a plus. Ce qui importe, ce n'est pas la pureté, mais la force de la race qui est dans un peuple. »¹⁴⁸ Race est ici synonyme de caractère comme lorsque l'on parle par exemple d'un homme racé, on veut dire qu'il représente un type particulièrement fin et distingué, qui a de la classe et de l'élégance.¹⁴⁹

¹⁴⁵ Heidegger, *Réflexions II- VI*, Paris, Gallimard, 2018, p. 201.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 353.

¹⁴⁷ Heidegger mentionne le concept de race chez Spengler dans *Les Hymnes de Hölderlin : La Germanie et Le Rhin*, Paris, Gallimard, 2013, p. 38.

¹⁴⁸ Oswald Spengler, *Années Décisives*, Paris, Copernic, 1980, p 237.

¹⁴⁹ Voir :

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/rac%C3%A9/65900#:~:text=Qui%20para%C3%A9t%20repr%C3%A9senter%20un%20type,%27%C3%A9l%C3%A9gance%20%3A%20Un%20homme%20rac%C3%A9.>

N’y a-t-il pas cependant une incohérence de la part de Heidegger de critiquer le racisme biologique tout en écrivant que « l’accroissement de la puissance de la judéité [...] a offert le lieu de départ pour la propagation d’une rationalité et d’une capacité de calcul »? Pas vraiment, puisqu’à cause de la propagande nazie Heidegger percevait la rationalité comme caractéristique fondamentale du Juif sans toutefois professer son infériorité sur le plan biologique. Il n’y cependant rien de tel chez Spengler vu que les quatre cultures principales qu’il identifie connaissent toutes un âge plus rationaliste caractérisé par la formation de nouvelles mathématiques plus sophistiquées.¹⁵⁰

La vision politique de Heidegger passe aussi par une critique du bolchévisme qu’il mentionne souvent dans les *Cahiers noirs*. Il s’agit pour Heidegger de quelque chose qui appartient à l’achèvement des temps nouveaux tout comme l’est le nazisme. Les deux idéologies ont en commun le délaissement d’être de l’étant par le gigantesque de l’installation et le dressage politico-historico-technique.¹⁵¹ Heidegger mentionnait aussi le bolchévisme dans les *Beiträge* qu’il caractérisait comme une possibilité européenne vu l’éveil et la montée des masses, l’industrialisation, la technique et la déchristianisation partielle, étant donné que la raison comme aspiration à l’égalité pour tous n’est qu’une conséquence du christianisme.¹⁵² Heidegger se rapproche une fois de plus d’une idée développée par Spengler, soit l’influence chrétienne derrière la pensée marxiste :

« Tous les systèmes communistes de l’Occident sont nés réellement de la pensée théologique chrétienne. L’Utopie de Thomas More, l’État du Soleil du dominicain Campanella, les doctrines de Karlstadt et de Thomas Münzer – disciple de Luther, et le socialisme d’État de Fichte. Ce que Fourier, Saint-Simon, Owen, Marx et une centaine d’autres ont imaginé et décrit comme idéal de l’avenir remonte, tout à fait à l’insu des auteurs et contre leur gré, à l’indignation morale-cléricale et aux idées scolastiques, lesquelles continuent leur existence en tout tranquillité dans la pensée économique et dans l’opinion publique sur les questions sociales. Que d’éléments du droit naturel et de la conception de l’État de saint Thomas d’Aquin on trouve encore chez Adam

¹⁵⁰ Voir le tableau dans : Oswald Spengler, *Le déclin de l’Occident* (2 tomes 1918-1922), Paris, Gallimard, 2012.

¹⁵¹ Heidegger, *Réflexions XII-XV*, Paris, Gallimard, 2021, p. 127-128.

¹⁵² Heidegger, *op. cit.*, 2013, p. 75.

Smith et donc – les signes invertis – dans le manifeste communiste ! La théologie chrétienne est la grand-mère du bolchévisme. »¹⁵³

2.6 La lecture politique de Hölderlin

Hölderlin est le plus grand de tous les Allemands selon Heidegger,¹⁵⁴ c'est pourquoi il est au centre de ce nouveau commencement que théorise Heidegger. Il est l'*incipit* d'une nouvelle « Renaissance » germanique, au contact de la « source souterraine » grecque.¹⁵⁵ Il faut savoir que Heidegger n'était pas le seul de son époque à élever Hölderlin au rang de fondateur, prophète, sauveur et héros. Ce fut aussi le cas dans le cercle du poète Stefan George et de l'éditeur Norbert von Hellingrath. L'interprétation de Hölderlin par Heidegger a été profondément façonnée par l'influence de Hellingrath, et c'est en sa mémoire que Heidegger réalise le travail de « déploiement » (*auseinanderlegen*) de cet héritage.¹⁵⁶

Sommer présente la structure du cours de Heidegger sur *Les Hymnes de Hölderlin: La Germanie et Le Rhin* comme suit : « 1) Hölderlin est le poète du poète et de la poésie. 2) Hölderlin est conjointement le poète des Allemands. 3) Comme Hölderlin est cela en toute latence et difficulté, poète du poète en tant que poète des Allemands (*Dichter des Dichters als Dichter der Deutschen*), il n'est pas encore devenu une puissance (*Macht*) dans l'histoire de notre peuple. Y contribuer relève de la « politique » au sens le plus éminent et le plus propre («*Politik*» *im höchsten und eigentlichen Sinne*) à tel point que celui qui parvient à produire quelque effet (*erwirkt*) sur ce terrain n'a pas besoin de discourir sur le »politique. »¹⁵⁷

La patrie est pour Heidegger l'Être historique du peuple allemand. Il ne faudrait cependant pas interpréter la chose comme un patriotisme bruyant.¹⁵⁸ Ce qui est

¹⁵³ Spengler, *op. cit.*, 1980, p. 160.

¹⁵⁴ Heidegger, *op. cit.*, 2021, p. 133.

¹⁵⁵ Sommer, *Mythologie de l'événement Heidegger avec Hölderlin*, Paris, P.U.F., 2017, p. 17.

¹⁵⁶ Charles Bambach, *Of an Alien Homecoming. Reading Heidegger's Hölderlin*, SUNY press, 2022, p. xxii

¹⁵⁷ Sommer, *op. cit.*, 2017, p. 12.

¹⁵⁸ Heidegger, *Les Hymnes de Hölderlin : La Germanie et Le Rhin*, Paris, Gallimard, 2013. p. 117.

important est le diagnostic de Hölderlin sur le déclin de la patrie qui permettrait la formation d'un monde nouveau.¹⁵⁹ Il est bon de préciser que la patrie souhaitée par Heidegger n'est pas celle proposée par le national-socialisme : « Il y a peu, on partait à la recherche des soubassements psychanalytiques de la poésie ; à présent, on ne jure plus que par la communauté nationale (*Volksstum*) et par le sang et le sol (*Blut und Boden*), mais tout demeure comme avant »¹⁶⁰. Il faut comprendre que Heidegger entretenait l'ambition de vouloir réformer le mouvement national-socialisme en lisant et interprétant Hölderlin dans le but de fonder l'essence révolutionnaire dans un geste métapolitique.¹⁶¹ On pourrait se demander pourquoi cette importance accordée à la poésie ? La meilleure réponse à la question serait cette phrase de Hölderlin : « ce qui demeure, les poètes le fondent. »¹⁶²

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 119.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 234.

¹⁶¹ Sommer, *op. cit.*, 2017, p. 168

¹⁶² Heidegger, *Approche de Hölderlin*, Paris, Gallimard, 1968, p. 41.

Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons voulu examiner l'ascendant de la Révolution conservatrice allemande sur la vision politique de Martin Heidegger. Au tout début du premier chapitre, dans la section 1.1, nous avons établi ce qu'avait été la Révolution conservatrice allemande, soit un ensemble hétéroclite d'auteurs critiques du libéralisme, du conservatisme classique et du marxisme. Ensuite, il fut question, dans la section 1.2, des critiques face à la Révolution conservatrice allemande, notamment celle de Hermann Rauschning qui la qualifiait à tort comme étant nihiliste ou bien celle de Stefan Breuer qui voyait en ce phénomène simplement un « nouveau nationalisme ».

Après avoir donné une définition et présenté les objections face à ce mouvement, nous avons exposé les positions de différents auteurs pour déterminer si Heidegger appartient ou non à la Révolution conservatrice allemande. Le premier auteur que nous avons traité dans la section 1.3 est Jürgen Habermas, car il est le premier à ne pas réduire la pensée politique de Heidegger au nazisme et à voir plus loin que cette étiquette et à présenter l'influence de la droite radicale à l'époque de Weimar sur Heidegger. Pour justifier sa position, Habermas mentionne l'attachement au christianisme de Heidegger qui le rapproche du mouvement jeune conservateur. Il souligne que c'est au semestre d'hiver 1929/30 que Heidegger s'est consacré aux concepts fondamentaux de la métaphysique qui portait sur des auteurs comme Spengler, Leopold Klages, Max Scheler et Leopold Ziegler, auteurs que Heidegger qualifie comme étant liés à la tonalité fondamentale de l'époque et non à la *Weltanschauung* que Heidegger conçoit de façon péjorative. Rappelons que le fait d'attribuer à ces auteurs de faire partie de la tonalité fondamentale signifie qu'ils mettent au diapason le *Dasein* en lui permettant de penser ce qui projette la vérité de l'être, en parole et en concept. Aussi, le fait d'appartenir à cette tonalité est pour Heidegger le pressentiment de savoir sentir ce qui s'en vient. Le dernier lien que Habermas établit est les rapports de Heidegger avec Ernst Jünger qui le rapproche d'auteurs nationaux révolutionnaires vu que Heidegger se prononçait en

faveur l'héroïsme de l'existence téméraire qu'il opposait à la normalité de la misère bourgeoise. Habermas termine son argument en disant que cette vision commence déjà à germer dans *Sein und Zeit*. Nous avons ensuite établi grâce à Christian Sommer et Emmanuel Faye la portée politique de *Sein und Zeit* à la lumière de concepts comme ceux d'aliénation (*Entfremdung*) et d'absence de sol (*Bodenlosigkeit*).

Dans la section 1.4, nous avons exposé l'avis de deux auteurs, Robert Steukers et Christian Sommer qui ont fait des liens entre Heidegger et la Révolution conservatrice allemande. Le premier mentionne les similitudes entre Moeller van den Bruck et Heidegger et le deuxième, l'influence des frères Jünger et du cercle *Tat-Kreis* sur les opinions politiques de Heidegger.

Toujours en suivant le fil conducteur qui cherche à voir quels liens unissent la Révolution conservatrice allemande à Heidegger, nous avons présenté dans la section 1.5 la position de Douguine qui mentionne qu'après sa brève adhésion au nazisme, la philosophie heideggérienne coïnciderait de plus en plus avec la Révolution conservatrice allemande lorsque Heidegger développe sa théorie de la *Seynsgeschichte*, du *Seyn* et plus particulièrement de *l'Ereignis*. Nous avons alors mentionné la position de Mehring affirmant que c'est surtout par les ambitions de Heidegger de destruction de la tradition métaphysique, qui est celle d'un déclin, qu'il se rattacherait à la Révolution conservatrice allemande. Nous avons alors présenté les thèses d'Orazio Maria Gnerre qui, inspiré par Ernst Nolte, présente trois critères influencés par l'ouvrage clé de Mohler qui permettent de rattacher Heidegger à la Révolution conservatrice allemande. Nous avons terminé cette sous-section en présentant la position de Philippe Lacoue-Labarthe et de Gérard Granel pour qui Heidegger se rattache mollement à ce mouvement.

Nous avons choisi de terminer le premier chapitre en traitant dans la section 1.6 de la seule personne qui s'oppose expressément à la classification de Heidegger au sein de la Révolution conservatrice allemande, soit François Fédier qui trouve la pensée de Heidegger trop unique pour la classer comme faisant partie de ce mouvement. Il met l'accent sur le fait que Mohler n'a pratiquement pas mentionné Heidegger dans la

première version de sa thèse et l'attitude critique de Heidegger face à la tradition. Néanmoins, Fédier ne mentionne pas les versions ultérieures de la thèse de Mohler où ce dernier se monte plutôt ouvert à l'inclusion de Heidegger au sein du corpus de la Révolution conservatrice et mentionne une lettre de Heidegger à Jünger dans laquelle il mentionne positivement son ouvrage.

Dans le deuxième chapitre, nous avons examiné plus directement les rapports de Heidegger avec le nazisme. Nous avons cherché, dans la section 2.1, à comprendre en quoi cet engagement était lié à la recherche d'une position nationale et sociale tout en expliquant pourquoi l'aspect criminel du régime nazi n'était pas évident pour bien des gens de l'époque alors que cela paraît incontestable pour nous et que même des auteurs juifs se sont fait bernier et ont appuyé Hitler.

Dans la section 2.2, il fut question des rapports cordiaux de Heidegger avec ses étudiants juifs et l'antisémitisme des *Cahiers noirs* qui s'explique grâce à la propagande nazie pendant la guerre. Rappelons que par la suite, de telles considérations ne reviendront jamais dans l'œuvre de Heidegger. Nous avons alors montré en quoi le rapport critique à la technique où Heidegger cherche à comprendre son essence est un prolongement des réflexions de certains auteurs de la Révolution conservatrice allemande et qu'il forme le point de départ d'une critique politique du libéralisme économique, que nous avons étudiée dans la section 2.3. Ce qui s'imposait par la suite pour la section 2.4 était de faire voir pourquoi sur le plan théorique, le nazisme était pour Heidegger incompatible avec la recherche d'une position nationale et sociale. Sur le plan national, le national-socialisme s'avère être pour lui une déception puisqu'il fait passer la race avant la nation. Sur le plan social, Pierre Milza explique pourquoi le national-socialisme n'était pas du tout socialiste, chose que Heidegger a lui aussi perçue vu que Heidegger mentionne brièvement dans son cours de 1934, *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, que les fondements du libéralisme n'ont pas été surmontés. Le nazisme n'a donc pas su livrer la marchandise concernant la question sociale. Dans ses *Beiträge*, nous l'avons rappelé, Heidegger considère le libéralisme

comme n'étant pas une philosophie, mais simplement une vision du monde (*Weltanschauung*) comme le nazisme.

Nous avons poursuivi dans la section 2.5 l'étude des rapports de Heidegger face au nazisme. L'auteur de *Sein und Zeit* fut très critique du nazisme dans ses *Cahiers noirs*. Heidegger éprouvait déjà des réserves en 1932 face aux nazis c'est pourquoi il mentionne un national-socialisme vulgaire (*Vulgärnationalsozialismus*) qui s'oppose à sa vision de ce que devrait être le national-socialisme. Heidegger revient en 1938, toujours dans les *Cahiers noirs*, sur le fait qu'il a tenu le national-socialisme au cours des années 1930-1934 pour la possibilité d'une transition vers un autre commencement » et que cela « revenait à méconnaître et à sous-estimer ce « mouvement » en ses forces propres et en ses nécessités internes. Puis, nous avons examiné le rapport critique de Heidegger face au concept de racisme biologique avec lequel il est en complète opposition et nous avons souligné en quoi cela est très proche de ce que Spengler a écrit sur le sujet. Dans la section 2.6 il est question de Hölderlin et du rapport à la métapolitique. Rappelons que la poésie qui fonde le politique est quelque chose de présent au sein de la Révolution conservatrice et c'est grâce au poète Hugo von Hofmannsthal dans son discours *Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation* que fut conceptualisé le terme *Konservative Revolution*.

Pour conclure, il nous faut revenir une dernière fois sur notre hypothèse selon laquelle Heidegger ferait bel et bien partie de la Révolution conservatrice allemande. Les justifications les plus fortes résident, selon nous, dans les nombreux liens qui unissent Heidegger et les positions politiques de pratiquement tous les groupes de la Révolution conservatrice allemande que Mohler a identifiés, notamment dans le tournant plus politisé des années 30 mentionnés par Douguine, dans la qualification de tonalité fondamentale et donc du dépassement de la *Weltanschauung*, qui projette la vérité de l'être, que l'on retrouve chez Spengler, Léopold Klages, Max Scheler et Léopold Ziegler dans le cours *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* que Habermas cite. De plus, on observe une proximité dans les concepts utilisés tel que le déclin, la nation, la question sociale, la race, l'angoisse et la technique. Il nous incombe d'examiner une dernière objection possible qui pourrait réfuter ce qui a été mentionné précédemment, celle

comme quoi Heidegger serait resté un nazi en privé à cause de son concept du national-socialisme vulgaire. Nous croyons que c'est faux, car Heidegger n'a jamais réutilisé de tel concept et qu'il mentionne que la philosophie et le national-socialisme sont incompatibles. De plus, c'est un concept abscons, car c'est vider complètement le national-socialisme de sa substance que de postuler un national-socialisme spirituel qui s'opposerait au national-socialisme vulgaire. Comme le mentionne Spengler, rien n'est plus vulgaire que l'ambition nazie à faire une « nation d'aristocrates », car aucune masse ne peut être aristocratique vu qu'il y a une contradiction dans les termes.¹⁶³ Nous croyons que ce que Heidegger envisageait avec sa conception du « nationalisme-socialiste spirituel » correspond plutôt à la Révolution conservatrice allemande. Rappelons que Heidegger mentionne dans sa lettre à Jünger le 18 décembre 1950 que l'ouvrage sur la Révolution conservatrice allemande de Mohler est un « livre dont, pour la thématique, le *kairos*, doit venir encore une fois ou arriver véritablement la première fois. »

Certes, le terme de Révolution conservatrice allemande était peu connu à l'époque et il a été grandement popularisé sous la plume de Mohler après la publication de sa thèse en 1950. De la même façon que Platon et Aristote n'ont jamais prétendu faire de la métaphysique, l'histoire a pourtant décidé de leur attribuer ce terme pour qualifier une partie de leurs œuvres, nous croyons qu'il en sera de même pour Heidegger avec la Révolution conservatrice allemande, car l'œuvre de Heidegger contient plus de critiques du nazisme, que de passages faisant son apologie, critiques que les détracteurs qui disent l'avoir lue, semblent ignorer délibérément. La place de l'œuvre de Heidegger dans les bibliothèques est bel et bien dans la section philosophie et non dans la section histoire du nazisme.

¹⁶³ Spengler, *op. cit.*, 1980, p. 19.

Bibliographie

OUVRAGES SUR LA RÉVOLUTION CONSERVATRICE ALLEMANDE

Adorno, Theodor W., "Spengler Today", in *Studies in Philosophy and Social Science*, n° 9, 1941, p. 305-388.

Breuer, Stefan, *Anatomie de la Révolution Conservatrice*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996.

De Benoist, Alain, *Quatre figures de la Révolution conservatrice allemande*, Association des Amis d'Alain de Benoist, Paris, 2014.

Dupeux, Louis, *La « révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Éditions Kimé, 1992.

Gnoli, Antonio, Volpi, Franco *et. al.*, *L'Ultimo Sciamano_ Conversazioni su Heidegger*, Tascabili Bompiani, 2006.

Immane, Mikko, *Days of the Cavemen? Adorno, Spengler, and the Anatomy of Caesarism*, 2001. En ligne :

https://www.academia.edu/51019401/Days_of_the_Cavemen_Adorno_Spengler_and_the_Anatomy_of_Caesarism

Koehn, Barbara, *La révolution conservatrice et les élites intellectuelles*, Presses universitaires Rennes, 2003.

Mehring. Reinart, *Martin Heidegger und die » konservative Revolution «*, Verlag Karl Alber, Freiburg, 2018.

Mohler, Armin, *La révolution conservatrice en Allemagne 1918-1932*, Paris, Pardès, 1993.

Rauchning, Hermann, *The Conservative Revolution*, New-York, Putnam, 1941.

Spengler, Oswald, *Années Décisives*, Paris, Copernic, 1980.

Spengler, Oswald, *Le déclin de l'Occident* (2 tomes 1918-1922), Paris, Gallimard, 2012.

Steuckers, Robert, « Conception de l'homme et révolution conservatrice : Heidegger et son temps » dans *Nouvelle école*, numéro 37, 1982, p. 55-75.

OUVRAGES DE HEIDEGGER

Acheminement vers la parole, Tel-Gallimard, Paris 1981.

Apports à la philosophie. De l'advenance, Paris, Gallimard, 2013.

Approche de Hölderlin, Paris, Gallimard, 1968.

Écrits politiques, Paris, Gallimard, 1995.

L'Être et le temps, trad. Jacques Auxenfans, 2019.

La logique comme question en quête de la pleine essence du langage, Paris, Gallimard, 2008.

Les Hymnes de Hölderlin : La Germanie et Le Rhin, Paris, Gallimard, 2013.

Introduction à la métaphysique, Paris, Gallimard, 1967.

Les concepts fondamentaux de la métaphysique, Paris, Gallimard, 1992.

Lettre sur l'humanisme, Aubier, Éditions Montagne, 1957.

Réflexions II-VI, Paris, Gallimard, 2018.

Réflexions VII-XI, Paris, Gallimard, 2018.

Réflexions XII-XV, Paris, Gallimard, 2021.

LITTÉRATURE SECONDAIRE

Arjakovsky, Phillipe, Fédier, François, France Lanord, Hadrien, *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, Paris, Cerf, 2013,

Derrida, J., Gadamer, H.-G., Lacoue-Labarthe, P., *La conférence de Heidelberg (1988) Heidegger. Portée philosophique et politique de sa pensée*, Éditions lignes/imec, 2014.

Dugin, Alexander, *Martin Heidegger. The Philosophy of Another Being*, Washington Summit Publishers, 2014.

Faye, Emmanuel, *Heidegger, l'Introduction du nazisme dans la philosophie*, Paris, Le livre de poche, Albin Michel, 2005.

Fédier, François, *Heidegger : anatomie d'un scandale*, Paris, Robert Lafond, 1988.

Fédier, François, et al., *Heidegger à plus forte raison*, Fayard, 2007.

Stéphane François, *L'écologie politique. Une vision du monde réactionnaire*, Paris, Cerf, 2012.

François, Stéphane, *Les mystères du nazisme aux sources d'un fantasme contemporain*, Paris, P.U.F., 2015.

Goldagen, J. D., *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, Paris, Seuil, Points, 1998.

Granel, Gérard, *De l'université*, Mauzevin, T.E.R. 1982.

Greisch, Jean, *Ontologie et temporalité. Esquisse d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit*, Paris, P.U.F., 2014.

Grondin, Jean, *Comprendre Heidegger. L'espoir d'une autre conception de l'être*, Paris, Hermann, 2019.

Habermas, Jürgen, *Martin Heidegger. L'œuvre et l'engagement*, Paris, Cerf, 1988.

Lacoue-Labarthe, Phillipe, *Fiction du politique*, Paris, Christian Bourgeois, 1987.

Löwith, Karl, « Implication de la philosophie politique de Heidegger » dans *Les temps modernes*, n° 650, juillet-octobre, 2008.

Löwith, Karl, *Ma vie en Allemagne avant et après 1933*, Paris, Hachette, 1988.

Milza, Pierre, *Les fascismes*, Éditions du Seuil, 1991.

Mark A. Wrathall, *The Cambridge Heidegger Lexicon*, Cambridge University Press, 2021.

Sommer, Christian, *Heidegger 1933. Le programme platonicien du Discours de rectorat*, Paris, Hermann, 2013.

Sommer, Christian, *Mythologie de l'événement Heidegger avec Hölderlin*, Paris, P.U.F., Épiméthée, 2017.

Trawny, Peter, *Heidegger et l'antisémitisme : Sur les « Cahiers noirs »*, Seuil, 2014.

Wolin, Richard, *To Sanitize the Master's Corpus: On the Heidegger Hoax*, June 18, 2023.

En ligne : https://lareviewofbooks.org/article/the-heidegger-hoax/?fbclid=IwAR3uEbey1ihbDo6AjRWBLzXAw4d00x7xrh5bxwvTmfkDVMa-k_U_ZXZ0swl.

Zimmerman, Michael E., "How Pertinent Is Heidegger's Thinking for Deep Ecology?" dans *Heidegger on Technology*, Routledge, 2018, pp. 209-225.

AUTRES SOURCES

César, Jules, *La guerre des Gaules*, Paris, Gallimard, 2012.